Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

CHAPITRE XI

_____

LE 5e régiment D'INFANTERIE DE LIGNE EN ITALIE ET EN DALMATIE (1803-1808)

_____

I. - Campagne de 1805 en Italie. - 1803-1805
Caldiero, la Brenta (1805)
II. - Campagne de 1806 en Dalmatie. 1806 à 1808.
Raguse (1806)

_____

I. - Campagne de 1805 en Italie. 1803 à 1805. Caldiero, La Brenta (1805).

En exécution de l'arrêté des consuls du 22 septembre 1803, la 5e demi-brigade d'infanterie de ligne prenait, le 8 novembre de la même année, le nom de 5e régiment d'infanterie de ligne. Par un second retour au passé, son chef de brigade **TESTE** prenait le titre de colonel.

Ce n'étaient là que des modifications de forme ; plus importante fut celle que constitua pour le régiment l'incorporation dans ses rangs de la 87e demi-brigade de ligne. Cette incorporation eut lieu à la même date que le changement de dénomination du corps qui, en même temps, était porté de deux à quatre bataillons.
Donnons, suivant le principe que nous avons adopté, quelques détails sommaires sur le corps nouveau qui entre dans nos rangs.

La 87e de ligne avait été formée, le 27 janvier 1799, avec des détachements des 22e, 29e, 51e et 94e demi-brigades de même arme ; vers le mois de mai 1801, elle reçut les compagnies de carabiniers des 1er et 2e bataillons de la demi-brigade des hussards à pied ; elle reçut enfin le dépôt du 1er bataillon de ce corps.
La 87e s'était trouvée en l'an VII (1798-1799) à l'armée du Danube ; en l'an VIII (1799-1800) aux armées d'Italie et de réserve ; en l'an IX (1800-1801) à l'armée de réserve et à celles des Grisons, et en Helvétie ; en l'an X (1801-1802) en Helvétie et dans le Valois ; en l'an XI (1802-1803) en Helvétie, dans le Valais et à Livourne (Etrurie).

En résumé, la 87e apportait au 5e le concours d'éléments précieux qui paraissent s'être fondus sans trop de difficultés dans les rangs du régiment. Cette fusion dut être singulièrement facilitée par ce fait que le colonel **TESTE**, qui commandait le 5e, avait servi pendant quatre années comme chef de bataillon à la 87e.

Ancestramil

Le régiment, définitivement constitué, resta en garnison à Livourne jusqu'à la fin d'avril 1803. Vers cette époque il fut acheminé sur Turin, qu'il occupa, en envoyant quelques détachements dans les petites places du Piémont, jusqu'à la fin d'août 1805.
A cette époque, une nouvelle coalition s'étant encore reformée contre la France, le 5e allait être appelé à combattre sur les champs de bataille de l'Italie.
Le 20 août, l'ordre était donné d'envoyer le 5e à Brescia, en calculant les étapes, de manière à ce qu'il y fût rendu moins de vingt jours après. Il devait laisser son 4e bataillon à la fois comme son dépôt et comme garnison de la citadelle de Turin.
Le 29, le régiment se mettait en marche et, passant par Verceil et par Milan, arrivait à Brescia quelques jours avant la date fixée.
Le 15 septembre, nous le voyons dans les rangs de la division de réserve **MOLITOR**, composée des régiments que le maréchal **MASSENA**, commandant en chef de l'armée d'Italie, avait particulièrement distingués, et destinée à se porter partout où des opérations importantes pourraient l'exiger.
Ce jour-là, la division de réserve a son quartier général à Villafranca aux environs de Vérone, le 5e est cantonné dans Villafranca même, avec un point de réunion en avant de la ville.
Le 27 du même mois il est à Dossobuono.
Le 18 octobre, l'armée d'Italie est définitivement constituée, la division **MOLITOR**, devenue la 3e de l'armée, est au bivouac, de San-Giovanni à Ca-di-David. Le 5e en fait toujours partie.
Il ne prend pas part au combat livré le lendemain dans Vérone et à la suite duquel l'armée garde encore dix jours ses anciennes positions.
Sur ces entrefaites, le maréchal apprit la nouvelle des victoires remportées par la grande armée autour d'Ulm ; elles furent annoncées à l'armée d'Italie par trois salves d'artillerie, mais on se proposa de les célébrer mieux encore en attaquant le lendemain 29 octobre.
L'attaque eut en effet lieu au jour indiqué ; la division **MOLITOR** soutint aux environs de Vago un engagement qui d'abord paraissait de bien peu d'importance, mais s'anima peu à peu. Cependant l'effort principal semble avoir porté dans cette affaire sur la brigade **VALORY**, 3e de la division, tandis que le 5e formait la 2e brigade (général Herbin). Le régiment allait du reste jouer un rôle plus actif, dans la journée du lendemain qui fut la bataille de Caldiero.

Au matin de la bataille, la division **MOLITOR**[1], qui forme la gauche de notre ligne, est en avant de Ca-del-Ara, faisant face aux hauteurs de Colognola. Par suite du départ du général **HERBIN** elle est réduite à deux brigades : la 1re, commandée par le général **LAUNAY**, comprend les 5e et 23e de ligne et 100 dragons du 29e, la 2e, aux ordres du général **VALORY**, comprend les 60e et 79e de ligne et un escadron du 29e dragons (ce régiment tiré de la division de cavalerie Mermet a été mis pour la journée à la disposition du général Molitor).
Après avoir reconnu la position, le maréchal **MASSENA** ordonne l'attaque par la gauche et par la droite, le général **MOLITOR** commence celle de gauche.
Le général **LAUNAY**, de la division **MOLITOR**, ayant, comme nous l'avons dit, sous ses ordres les 5e et 23e de ligne et 100 dragons du 29e, manœuvre de manière à tourner la droite des retranchements de Colognola, tandis que le général **MOLITOR** prenant lui-même le commandement du 3 bataillon du 60e, les attaques de front, laissant derrière lui le 79e avec le général **VALORY**, un escadron du 29e dragons et un bataillon du 60e formant sa réserve.
Les assaillants ont bientôt franchi au pas de charge l'espace qui les sépare de la position ennemie, malgré le feu d'une artillerie formidable et de 10.000 fantassins retranchés.

1 Ces renseignements sont empruntés au rapport même du général de division Molitor.

« De toutes parts, on garnit les hauteurs de Colognola ; *quelques soldats du 5e escaladent une redoute par les embrasures au moment du recul des pièces ; les aigles de ce régiment flottent sur le parapet et attirent les regards des deux armées ; une d'elle est brisée par un coup de mitraille, 6 officiers et sergents ou plutôt 6 héros se succèdent auprès des aigles et tous y reçoivent la mort.* Des forces très supérieures environnent nos troupes, les attaquent et les forcent à abandonner l'assaut des ouvrages pour se défendre. Celles-ci opposent quelque temps une grande vigueur, et sont enfin contraintes. à se retirer ; mais les régiments ayant reformé leurs rangs au milieu de la charge, exécutent leur retraite sans désordre. *Le 5e régiment, conduit par le colonel Teste, fait un dernier effort et remporte les débris de son aigle ; ils sont tous décidés à périr plutôt qu'à l'abandonner. Quelques-uns des soldats ont été pris ou tués dans l'intérieur de la redoute. »*
L'ennemi tenta ensuite de tourner la droite de la division **MOLITOR**, mais ce n'était plus au 5e, épuisé par des efforts surhumains qu'il appartenait de repousser cette attaque ; le régiment se contenta de se maintenir sur ses positions pendant le reste de la journée.
L'attaque de la division **MOLITOR**, en contraignant l'ennemi à renforcer constamment sa droite, et à dégarnir les autres points de sa ligne, facilita beaucoup le succès des autres divisions de l'armée.
« *La nuit seule*, a dit l'historien du Consulat et de l'Empire, *la nuit seule sépara les combattants et couvrit de ses ombres l'un des champs de bataille les plus ensanglantés du siècle. »*
Le 5e avait eu, comme on le pense, dans les pertes de l'armée française, une part proportionnée à son courage ; il comptait parmi ses morts, le capitaine **MERLIN**, les lieutenants **RIVIERE, MARTIN, BARSUT** et 35 sous-officiers et soldats ; le capitaine **JEANNIN**, les sous-lieutenants **LEGRAND, SANTONA** et **PERROUD**, et 22 sous-officiers et soldats devaient mourir de leurs blessures ; les chefs de bataillon **GAILLARD** et **RICHARD**, les capitaines **SANTOLINI, ARNOLD, ROBIN** et **NOËL**, le lieutenant **BRASSEUR**, les sous-lieutenants **DAVID, PHELIBEAUX, REGNAULD, CLAUDOT** et **CHAPUZET**[1], et 153 sous-officiers ou soldats, étaient blessés moins grièvement ; enfin un certain nombre des nôtres, emportés par leur courage au milieu des redoutes ennemies, étaient, comme nous l'avons dit, restés au pouvoir des Autrichiens ; beaucoup d'entre eux, mal nourris, mal soignés, dévorés par la fièvre, devaient mourir dans les hôpitaux de la Hongrie, de la Carinthie, de la Carniole, sans jamais revoir ces aigles qu'ils avaient si vaillamment défendues[2].

Pour prix de tant de sang, sont cités dans l'ordre de l'armée : *dans le 5e, le colonel Teste, combattant toujours à la tête de ce brave régiment qui a pénétré dans les redoutes de Colognola ; l'adjudant-major Gentil ; enfin 6 militaires, dont le rapport regrette de ne pouvoir citer les noms, venant recevoir successivement la mort au pied de deux aigles du régiment, plantées sur le parapet d'une redoute.*

Tant de sacrifices, tant d'héroïsme devaient cependant passer presque inaperçus ; non seulement Caldiero pâlit et s'effaça devant Ulm et Austerlitz ; mais encore cette journée fut à peine comptée pour une victoire ; nos troupes étaient cependant victorieuses : moralement, puisqu'elles avaient résisté dans la proportion de cinq contre sept sans se laisser entamer ; matériellement, puisque, dans la nuit même, l'archiduc Charles fit évacuer son artillerie et ses bagages et dès le lendemain se mit en retraite.

1 Chapuzet (Louis), entré au service le 3 février 1792, sous-lieutenant le 4 novembre 1804, devint dans la suite aide de camp du général Plauzonne (1809-1812) ; puis colonel du 154e. Il fut promu à ce dernier grade sur le champ de bataille même de Leipzig.

2 Tous ces renseignements sont empruntés à la matricule du Corps ; les noms des morts et des blessés, relevés un à un, sont destinés à figurer au tableau d'honneur du 5e (salle d'honneur du régiment).

L'armée française commença aussitôt sa poursuite, dont l'événement le plus saillant fut le combat de San-Piétro-in-Giu ou de la Brenta (4 novembre). Le 5e allait encore s'y distinguer.
Ce jour-là, l'ennemi venait d'évacuer, après une faible défense, la ville de Vicence. Il avait brûlé le pont de la Brenta ; nos troupes à cheval, attachées après lui, traversèrent le torrent et furent bientôt suivies par la division **MOLITOR**, qui passa avec l'eau jusqu'à la ceinture pendant qu'on réparait le pont. Des reconnaissances s'assurèrent que l'armée autrichienne se retirait tout entière par la route de Trévise ; dès lors le maréchal dirigea les divisions à sa poursuite.
L'arrière-garde ennemie fut harcelée pendant plusieurs milles ; mais elle prit ensuite position à San-Piétro-in-Giu et remplit de soldats ce village qui, entouré de terrains et de prairies inondées, présentait un défilé facile à défendre ; elle le soutint par plusieurs bataillons en ligne appuyés vers la gauche à un petit bois ; le 23e de ligne attaqua alors le village où il trouva la plus vigoureuse résistance, mais dont bientôt une partie fut emportée.
Cependant les Autrichiens embusqués dans des canaux pleins d'eau tiraient sur le flanc de la cavalerie et des troupes qui occupaient le village.
A ce moment le maréchal fit avancer le 5e de ligne au pas de charge ; le 1er bataillon fut dirigé par un de ses aides de camp sur la droite du village qui fut bientôt dépassée et tournée. Les autres bataillons pénétrèrent par la grande route ; ils délivrèrent le 23e qui était engagé au milieu d'un gros corps d'Autrichiens ; ceux-ci furent enfin chassés avec une perte de 900 prisonniers, d'une pièce de canon et d'un grand nombre de tués ou blessés. La difficulté des chemins, l'impossibilité de marcher à travers champs dans ce pays aqueux favorisaient leur retraite.
« Le colonel Teste, le lieutenant Séguin, les sous-lieutenants Pageot, Avrain et Bidot et le sergent-major David *s'étaient, disait le rapport officiel, montrés dans cette journée, dignes de la réputation du 5e de ligne.* »
La bataille de Caldiero et le combat de San-Piétro-in-Giu portèrent très haut le nom du 5e à l'armée d'Italie.
Mais pareille justice ne devait pas lui être rendue partout : c'était en vain que le maréchal **MASSENA** avait, à la suite de la charge brillante du 5e, nommé son chef général sur le champ de bataille, en vain que, dans une lettre du 10 novembre, il suppliait l'Empereur de confirmer cette nomination ; ce n'est guère que vers le mois de juillet 1806 que nous verrons le général **TESTE** définitivement en possession d'un grade si bien gagné.
Le 11 novembre, nous trouvons la division **MOLITOR** et le 5e à Cordenone sur la route de Valvassonne à Torre.
Le 19, d'après les ordres du général **MASSENA**, le 5e partait de ses cantonnements pour se rendre à Cernizza sur la route de Goritz à Heidenschaft. Il devait servir de soutien à la division de réserve de cavalerie du général **ESPAGNE**.
Les succès des Français n'avaient pas rendu très belle la position matérielle de l'armée, qui paraît avoir alors manqué presque de tout ; le 23 novembre le général **MOLITOR** se plaignait au général en chef de ce que depuis quatre jours ses troupes n'avaient pas reçu de viande.
Quoi qu'il en soit, nous retrouvons le 6 décembre la brigade **LAUNAY** (1re de la division Molitor) cantonnée à Goritz.
Le même jour la division **MOLITOR** se rendait à Santa-Croce ; puis continuant sa marche par Prehwald et Oberlaybach, elle était le 11 à Laybach.
Le 25 décembre elle est cantonnée entre Laybach et Poprecht, elle est devenue 2e division du VIIIe corps de la Grande Armée.
Le 26 elle se remet en marche et se trouve le 27 à Saint-Oswald, le 28 à Franz, le 29 à Cilly, le 30 à Gennowitz, le 31 à Frechotivitz, enfin le 1er janvier à Marbourg ; elle prend ses cantonnements dans le cercle de ce nom.

Peu de temps après, le général **MOLITOR** reçut l'ordre[1] d'aller avec trois de ses régiments d'infanterie et quatre compagnies d'artillerie à pied, prendre possession de la Dalmatie qui venait de nous être cédée par le traité de Presbourg. Le général de division désigna pour l'accompagner les 5e, 23e et 79e de ligne.
Cette mission nouvelle confiée à la division terminait pour elle et pour le 5e la campagne d'Italie où le régiment venait de se couvrir de gloire.
D'après une situation de l'époque, ces trois mois de guerre lui avaient coûté 153 morts et 346 blessés, soit en tout, 500 hommes atteints par le feu, presque le tiers de l'effectif moyen qui fut de 1.600 hommes.

II. - Campagne de 1806 en Dalmatie. 1806 à 1808.
Raguse (1806)

Si l'entrée des Français en Dalmatie était restée, suivant l'expression officielle, une simple prise de possession, ce chapitre se bornerait au récit d'une marche militaire, pénible à coup sûr mais point sanglante ni glorieuse pour le régiment. Les choses cependant ne devaient point se passer de la sorte.
Qu'on s'imagine en effet une division de trois faibles régiments, s'avançant dans une longue bande de terrain, resserrée entre les montagnes et la mer ; celle-ci infestée de vaisseaux russes et anglais ; celles-là habitées par des Turcs perfides et pillards ; la province elle-même couverte d'une population à demi-barbare et hostile ; enfin, pour fermer ce cercle de malveillances et de périls, les Autrichiens exécutant avec la plus insigne mauvaise foi les clauses du traité de Presbourg, nous remettant sans une once de pain, sans un grain de poudre des places qui nous avaient été cédées avec tous leurs approvisionnements, et pour tout couronner livrant aux Russes, nos ennemis, les bouches de Cattaro, c'est-à-dire les positions maritimes et militaires les plus importantes de la province ; l'on comprendra sans peine que, dans ces conditions, cette prétendue prise de possession ait été une longue et difficile conquête, dont le récit est celui d'une véritable campagne.

Vers le 25 janvier, la division **MOLITOR** quitte Udine le 2 février, nous voyons son général rendu à Trieste depuis deux jours, et fort embarrassé de la façon dont il traversera la Croatie, terre autrichienne et neutre qui, pour compliquer encore la question, sépare les deux provinces devenues françaises d'Istrie et de Dalmatie.
Enfin, après des négociations assez délicates, le libre passage fut accordé et la division partie le 5 de Trieste fut rendue le 10 à Ségua.
On fit un court séjour à Ségua ; puis la marche continua par Ottochatz, Gospich, Knin, Sébénico et Trau, jusqu'à Spalatro, où le général **MOLITOR** arriva le 26, avec le 5e, deux bataillons du 23e et une compagnie du 2e régiment d'artillerie ; c'était ces troupes que le général de division, laissant en arrière le 81e et le 3e bataillon du 23e, destinait à l'occupation de l'Albanie autrichienne.
On devait se rendre par mer de Spalatro à Macarsca en profitant de l'abri que les îles de Brazza, Lésina et Curzola, situées à quelques distances de la côte, offraient contre les vaisseaux de guerre russes ; mais l'on fut retenu quelque temps par les vents contraires dans la première de ces deux localités, l'on s'embarqua seulement le 7 mars et l'on arriva le 8 à Macarsca.
Les efforts accomplis par les troupes étaient déjà considérables ; elles marchaient depuis une trentaine de jours, chaque journée étant en moyenne de huit à neuf fortes lieues, dont plusieurs dans

1 L'ordre est de Schonbrunn et supposé du 27 décembre 1803. (Correspondance militaire de Napoléon Ier, tome III, page 505.)

des sentiers couverts d'énormes rochers, impraticables pour les chevaux et très difficiles pour les hommes. « Plusieurs soldats étaient morts de fatigue, la plupart étaient nu-pieds. »
Cependant, malgré ces obstacles et la difficulté des subsistances et des transports, les soldats avaient observé constamment la meilleure discipline et marché avec beaucoup de patience et de dévouement.
L'on apprit à Macarsca la fâcheuse nouvelle que nous avons déjà relatée ; les Autrichiens, au mépris de leurs engagements les plus formels, avaient livré aux Russes, les trois places de Bedna, Castel-Novo et Cattaro.
Il ne s'agissait pas encore pour le moment de reprendre ces positions ; nous en étions réduits à occuper et à défendre celles déjà conquises.
Le 11, le général **TESTE** (on lui donnait ce grade aux armées d'Italie et de Dalmatie quoi qu'il n'y eût pas été confirmé)[1], était chargé d'occuper avec le 5e l'intervalle compris entre les bords de la Cettina et ceux de la Narenta.
Le 16, le régiment était encore à Macarsca avec des détachements au Fort-Opus et à Imoski. Le 23e, qui devait concourir avec lui à l'occupation de l'Albanie, n'avait pas encore quitté Spalatro.
Dans les deux mois suivants (avril et mai 1806), des détachements du régiment prirent part à quelques petites actions, qui eurent lieu sur la côte, ou plutôt dans les îles qui en étaient proches et qui forment, comme on le sait, un long cordon parallèle aux côtes de la Dalmatie.
Déjà le 14 avril, un bataillon du régiment avait reçu l'ordre d'occuper la presqu'île Saint-Georges, extrémité méridionale de l'île de Lésina.
Au mois de mai, cette île soutint avec succès un siège de neuf jours.
Pendant ce temps le général **MOLITOR** faisait faire sur Curzola, située au sud de Lésina, une diversion destinée à diviser l'attention de l'ennemi, 300 hommes du 5e commandés par le capitaine **SERRANT** entraient dans l'île le 8 mai sans éprouver grande résistance ; mais lorsque, quelques jours plus tard, le détachement reçut l'ordre de revenir à Macarsca, il était déjà investi et attaqué par deux vaisseaux de 74 et une corvette russe.
Le capitaine **SERRANT** fit de si bonnes dispositions qu'il soutint le combat avec avantage et parvint, la nuit du lendemain, à ramener tout son monde à Sabioncello, puis à travers la presqu'île de ce nom, jusqu'au point qui lui avait été indiqué.
L'ennemi avait perdu plusieurs hommes tués et blessés et l'officier russe commandant à Curzola avait été fait prisonnier de guerre. Nous n'avions que 2 blessés et 8 ou 9 disparus. Deux pièces de canon en fer dont l'ennemi aurait pu faire des trophées après notre départ avaient été enclouées et jetées à la mer. Résultat plus important, cette diversion avait dégagé l'île de Lésina[2].

---

1 Le 5e était encore à attendre et pour longtemps la récompense de sa belle conduite à Caldiero. Le 15 mars en effet le général Molitor écrivait de Spalatro au général Teste la lettre suivante :
« Quoique je me sois empressé, mon cher général, dès avant la fin de la dernière campagne, de remettre à M. le maréchal Masséna un état motivé de tous les militaires du 5e régiment qui se sont le plus distingués dans cette guerre et qui ont mérité la décoration, S A. I. le vice-roi d'Italie me fait demander de nouveaux états.
« En conséquence, vous ferez fournir tout de suite par le 5e régiment, un état de proposition pour l'Aigle de la Légion d'honneur en faveur des militaires non admis à la Légion, qui se sont les plus distingués dans la campagne et qui ont le mieux mérité la décoration.
« Le nombre des sujets que peut présenter un régiment d'infanterie est fixé à huit dont moitié parmi les sous-officiers et soldats.
« Le 5e régiment devra se conformer à cette fixation dans l'état qu'il vous présentera et que vous me transmettrez immédiatement en double expédition.
« Chaque état devra distinguer les batailles et les combats dans lesquels les sujets proposés se sont distingués. »
Les décorations demandées pour le 5e furent accordées à la date du 9 novembre 1806.
2 Molitor au prince Eugène, de Spalatro, le 14 mai 1806.

Un ennemi plus redoutable que les Russes, la fièvre, continuait et accroissait tous les jours ses ravages ; attribuée au manque de paille de couchage, à l'insalubrité du climat, à la mauvaise nourriture, elle sévissait cruellement et décimait nos rangs, en s'attaquant comme toujours de préférence aux conscrits, d'une santé et d'un moral moins éprouvés.
Cependant on se préparait à l'expédition sur Raguse ; cette ville formait alors une république indépendante, et il était nécessaire de l'occuper ou tout au moins de s'y assurer le passage avant de pénétrer jusqu'aux bouches de Cattaro.
Le régiment recevait l'ordre de former un petit dépôt et de l'envoyer à Zara ; le 21 mai le général **LAURISTON**, commissaire spécial de l'Empereur en Dalmatie, prenait le commandement du 5e et du 23e réunis. Il n'évaluait pas le premier de ces régiments à plus de 1.400 hommes.
La colonne aux ordres du général **LAURISTON**, partie le 24 de Macarsca, était le 25 à 4 heures du soir à Stagno où on laissa 450 hommes pour assurer les communications.
Quelques jours plus tard, la brigade était à Raguse ; mais là, affaiblie par les détachements laissés en arrière, les traînards, les malades, elle fut bloquée du côté de la terre par des Monténégrins et des Bocchais[1], mal armés, mal conduits, mais braves dans le combat et surtout cruels après la victoire ; du côté de la mer l'escadre russe fermait le blocus.
Alors commença une lutte acharnée, qui devait nous coûter autant qu'une grande bataille et mettre cette poignée de braves si aventurés à deux doigts de leur perte.
Le 30 mai, 800 Albanais et Monténégrins attaquaient Ragusa-Vecchia, occupée par 200 hommes du 5e à la tête desquels se trouvait le capitaine **SERRANT**[2]. La fusillade commençant à devenir assez vive, le général **LAURISTON** envoya 200 hommes par terre et 200 hommes par mer pour soutenir la petite garnison de Ragusa-Vecchia ; mais quand les renforts arrivèrent, l'ennemi avait déjà reçu l'accueil qu'avait coutume de lui faire le capitaine **SERRANT** ; il avait été battu et poursuivi à travers les rochers pendant plus de neuf milles ; tandis que nous n'avions qu'un caporal blessé et un soldat tué, un certain nombre d'Albanais et de Monténégrins restaient sur le carreau ; parmi les morts était un de leurs chefs les plus braves.
Les Ragusains, témoins de ce combat, venaient en foule se ranger sous nos drapeaux ; ils ne revenaient pas de leur étonnement, disaient-ils, en voyant nos fantassins sac au dos poursuivre à travers les rochers, les agiles Monténégrins.
Cependant les combats de détail se renouvelaient sans cesse, et, pour aggraver encore notre position, les Russes bombardaient sans relâche Raguse.
Le 2 juin, au combat dit des Moulins de Raguse, le major **Valentin LEVESQUE,** les lieutenants **THOMAS** et **BATTAULT** étaient blessés.

Le 7 juin, c'était le lieutenant **MELIGNON**, le 11, le sous-lieutenant **MESNILGRENTE**, le 12, le sous-lieutenant **CHOSSON** qui étaient atteints.

Mais l'affaire de beaucoup la plus grave devait avoir lieu le 17 juin. Déjà le 15, la force de l'escadre russe s'était augmentée, et elle avait débarqué quelques marins ; le 16, le général **LAURISTON**, justement inquiet, visitait dès la pointe du jour nos avant-postes, dont le général **TESTE** avec le 5e tenait la droite depuis le milieu des crêtes jusqu'à la position dite Chapelle des Morlaques.
Tout se borna, le 16, à une fusillade d'une heure ; mais le 17 au matin, l'escadre russe commençait à bombarder l'île de la Croma ; peu après, les avant-postes furent attaqués ; le général **LAURISTON** croyait à une escarmouche comme à l'ordinaire ; vers 3 heures, voyant que la fusillade durait, il

1 Habitants des bouches de Cattaro.

2 Serrant (Joseph), né à Saint-Pierre (Martinique), en 1767. Servit dans la 87e. Incorporé au 5e comme capitaine en 1803. Chef de bataillon le 21 juillet 1806. Devenu général de brigade (29 septembre 1812).

envoya un de ses aides de camp pour avoir des nouvelles ; il se préparait à suivre avec des renforts, mais en ayant toujours l'œil sur l'île de la Croma où il pensait que se porterait l'attaque principale.
Vers 4 heures et demie, au moment même où son aide de camp venait lui annoncer que tout allait bien, et que les troupes fatiguées de tirailler contre un adversaire indigne d'elles se préparaient à charger l'ennemi, le général, levant les yeux sur les hauteurs qui dominent et entourent Raguse et sur lesquelles on combattait depuis le matin, aperçut ses soldats se repliant dans le plus affreux désordre.
L'ennemi en effet avait habilement manœuvré ; nous fatiguant depuis le matin par des escarmouches continuelles, il avait fait ensuite simuler une retraite par les Monténégrins à la poursuite desquels les nôtres s'élancèrent ; et, quand entraînés par leur ardeur, ils furent bien éparpillés, ils trouvèrent devant eux, non seulement des barbares comme ceux à qui ils avaient eu affaire jusque-là, mais un corps de 5 à 6.000 fantassins russes débarqués de la veille et tenus soigneusement cachés pendant la nuit et la matinée.
Malheureusement quand le général **LAURISTON** voulut rétablir le combat, il s'aperçut que la réserve avait été éparpillée sans ordres, il ne put que fermer les portes de la place et la sauver d'un coup de main.
Cette surprise et la déroute qui suivit nous coûtaient des pertes sérieuses parmi lesquelles le général **DELEGORGUE** tué sur le champ de bataille.
Le 5e comptait parmi les blessés le capitaine **SAURINE** qui ne devait par survivre à ses blessures ; le capitaine **LAFARGUE**, les sous-lieutenants **DAVID, LEFEVRE** et **BOURGEOIS** (ce dernier atteint cinq fois).
La funeste issue de la journée n'avait pas empêché le commandant en chef de distinguer ceux qui s'étaient signalés par leur bravoure ou leur sang-froid ; de ce nombre étaient pour le 5e, le capitaine de grenadiers **HENRY** et son sous-lieutenant **BOURGEOIS**, dans l'attaque de terre ; du côté de la mer, le capitaine **ROBIN**, commandant l'île de la Croma, s'était particulièrement distingué.
Cet échec n'avait pu qu'aggraver notre situation, le bombardement redoublait d'intensité ; le blocus était devenu un véritable siège, heureusement mal conduit.
Dans la nuit du 17 au 18, on prit toutes les dispositions pour résister à un assaut général. La moitié de la garnison passa la nuit sous les armes. On fit passer 100 hommes de renfort dans l'île de la Croma, où le capitaine Robin[1] du 5e commandait une garnison de même effectif et où l'on prévoyait que se porteraient, le lendemain, les principaux efforts de l'ennemi.
En effet, dès la pointe du jour, les chaloupes canonnières, frégates et vaisseaux russes, firent un feu très nourri sur la redoute de l'île de la Croma. Ce feu ne fit aucun effet.

« L'ennemi avait débarqué[2] pendant la nuit trois à quatre cents soldats de marine ; le matin, il en débarqua de huit à neuf cents ; de plus, ils étaient munis d'échelles et s'avançaient en chantant des chansons russes ; c'étaient toutes troupes réglées ; ils avaient la confiance d'emporter cette redoute très aisément. Le commandant du fort, qui avait prévu l'attaque à cause du débarquement de la nuit, les laissa approcher à portée de mitraille et fit une décharge avec deux pièces qu'il avait sur le front d'attaque. Les chansons cessèrent et l'ennemi s'arrêta tout court ; mais il engagea aussitôt une fusillade à laquelle les nôtres répondirent très vivement. »

1 Robin (Claude), né à Villerotin (Côte-d'Or), en 1756. Entré au service en 1776. Sous-lieutenant le 10 août 1792. Capitaine le 6 novembre 1792. Passé chef de bataillon au 2e de ligne le 14 août 1806. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804.
2 Nous empruntons tous ces détails à la relation du siège de Raguse, établie par le général Lauriston à la date du 28 août 1806.

De part et d'autre, l'on faisait passer des renforts dans l'île de la Croma ; de notre côté, l'effectif des combattants se trouva ainsi porté à 250 hommes.

« Pendant ce temps, l'ennemi, éprouvant trop de résistance sur le front qu'il avait d'abord attaqué, tourna la redoute pour attaquer d'un autre côté, qui était celui de la mer, redoutant beaucoup les batteries de la ville ; mais nos soldats connaissant ce côté pour le plus fort et voyant que l'ennemi y était engagé montèrent sur les parapets, d'après l'exemple du brave capitaine **Darche** ; ils avaient alors plus de facilité pour découvrir l'ennemi, ils tuèrent dans cette position la plus grande partie des Russes, le reste prit la fuite avec tant de précipitation qu'il ne fut pas possible de les poursuivre, étant d'ailleurs soutenus par le feu de leurs vaisseaux et de leurs chaloupes.
« Les Russes laissaient sur la place 200 hommes tant tués que mortellement blessés ; ces derniers moururent tous dans la nuit ; ils emmenèrent plus de 300 blessés, dont beaucoup moururent à Ragusa-Vecchia où était leur hôpital : nous avons eu 1 homme tué et 4 blessés.
« Le capitaine **Robin** du 5e, commandant l'île, avait avec lui beaucoup de braves officiers qui l'ont parfaitement secondé, entre autres le capitaine **Darche** qui, ennuyé de ne pouvoir bien découvrir l'ennemi caché dans des broussailles, monta sur le parapet, fit le tour de la redoute et appela les soldats qui suivirent son exemple ; les Russes remarquèrent cet officier, ils m'en ont parlé depuis, faisant l'éloge de sa bravoure et de la justesse de son tir ; cet officier a servi avec distinction avec les Miquelets dans l'armée des Pyrénées. »

Le 21, le capitaine de grenadiers **HENRY**, du 5e, conduisit une reconnaissance du côté de Santa-Croce. Le chirurgien aide-major **VIAL** du régiment fut blessé dans cette journée.
Le même jour, le général **LAURISTON**, qui n'avait pu donner de ses nouvelles au général **MOLITOR** le 17 juin, se hasarda de faire partir M. **GIRAUD**, vaguemestre du 5e, porteur d'une lettre dans laquelle il peignait sa situation désespérée et demandait du secours. M. **GIRAUD** parvint à remplir sa mission, à travers mille périls. C'est sans doute à lui que la France dut de voir échapper à un désastre les troupes enfermées dans Raguse et le général qui les commandait.
Le 27, on forma une compagnie de partisans de 100 hommes dont le commandement fut donné au capitaine **DARCHE**, du 5e, qui fut relevé de son poste à la Croma.
Le lendemain, l'on reçut des nouvelles du général **MOLITOR** qui, parvenu le 23 à Stagno, annonçait pour le 25 son arrivée à Raguse. Comme on était déjà au 28, on commença à avoir des inquiétudes sur son sort. Le général fit partir la compagnie de partisans, elle alla jusqu'à à Santa-Croce, fouilla tout le terrain, mais on ne put trouver un seul Russe ni Monténégrin[1], tous se retiraient ordinairement la nuit sur la montagne.
Le 30 juin au soir, une sortie fut organisée ; les partisans du capitaine **DARCHE** en furent, 100 hommes du 5e prirent également part à une fausse attaque du côté de Santa-Croce ; ceux-ci s'acquittèrent fort bien de leur mission et tirèrent fort à propos des coups de fusil qui inquiétèrent beaucoup l'ennemi.
Quant aux partisans, «*ils montrèrent, dit le journal du siège, beaucoup de résolution ; le capitaine Darche fit preuve d'audace et de moyens.* »

Il y avait plus d'un mois que la brigade du général **LAURISTON** se trouvait enfermée dans Raguse, privée de ses communications avec l'armée française, perdue aux extrémités de la Dalmatie, supportant un bombardement incessant, manquant de vivres et dévorée par la fièvre ; cette situation pouvait prendre d'un jour à l'autre une issue fatale, quand, enfin, le 6 juillet, les troupes du général

1 Quoique l'ennemi n'ait pas été rencontré ce jour-là, les matricules du 5e portent le capitaine Darche blessé à la date du 28 juin. Il le fut peut-être par un boulet de l'escadre qui tirait sans cesse sur Raguse.

MOLITOR, à la suite d'un brillant combat livré aux Monténégrins, débloquèrent la garnison et entrèrent à huit heures du soir dans Raguse.
Les troupes assiégées avaient, de leur côté, fait une sortie pour se joindre à celles qui venaient les secourir ; dans cette circonstance se distingua encore le capitaine **DARCHE**, dont le général **LAURISTON** « eut particulièrement à se louer dans cette journée. »
Ce brave officier, dont nous venons plusieurs fois de prononcer le nom, est encore cité à la fin du journal du siège dans les termes suivants :
« **M. Darche** s'est distingué tant à la Croma que dans la sortie ; je demande pour lui la croix de la Légion d'honneur[1] ou le grade de chef de bataillon dans un régiment d'infanterie légère. »
Est également cité comme s'étant distingué:
« **Jean Savignac,** caporal au 5e régiment, attaché momentanément à la compagnie des partisans, a eu cinq balles dans son chapeau et a reçu trois coups de baïonnette dans la sortie sur les hauteurs, qui a été faite le 17 juin. »

Peu de temps après le déblocus de Raguse, le général **MARMONT** avait été mis à la tête de l'armée de Dalmatie. Il arriva le 2 août à son poste. Les Russes étaient rentrés à Cattaro, les Monténégrins et les Bocquais dans leurs villages. Un traité de paix, signé entre la France et la Russie, le 20 juillet à Paris, ordonnait la remise de l'Albanie vénitienne à l'armée française et l'évacuation de Raguse ; tout semblait donc devoir se pacifier promptement[2] et le nouveau général en chef crut pouvoir consacrer quelque temps à pourvoir aux besoins les plus urgents de l'armée. Des progrès furent réalisés dans ce sens ; les vivres furent améliorés[3], les hôpitaux multipliés et mis à portée des troupes, et la mortalité diminua au fur et à mesure que s'accroissait le bien-être. En même temps, tout se préparait pour la prise de possession des bouches de Cattaro ; déjà nos avant-postes étaient placés presque en face de Castelnovo.
Malheureusement, sur ces entrefaites, l'on apprit que l'empereur de Russie avait refusé de ratifier le traité du 20 juillet, dit traité d'Oubril. **MARMONT** reçut l'ordre de rentrer en Dalmatie et de se tenir en observation devant les Autrichiens, après avoir pourvu à la défense de Raguse. Ce résultat ne pouvait être mieux assuré que par un succès obtenu sur les Russes et leurs barbares alliés.
Le 26 septembre, l'on dut se retirer sur Ragusa-Vecchia. Déjà des Grecs, sujets turcs, cherchaient à intercepter les communications de l'armée avec Raguse ; il fallut placer le 5e régiment sur les hauteurs de Breno pour contenir ceux de Trébigne, qui menaçaient d'aller de nouveau piller les faubourgs de Raguse, brûler les moulins, détruire l'aqueduc, et couper les eaux. Lorsque le régiment parut, tout rentra dans l'ordre.
Le 27, les Bocquais et les Monténégrins au nombre de mille environ vinrent attaquer nos avant-postes. Ils furent repoussés. Le capitaine **DARCHE** fut blessé dans cette affaire.
Le 29, on fut avisé que les Russes avaient reçu des renforts. Portés au nombre de sept mille hommes, tant de troupes de ligne que de compagnies de débarquement, soutenus par quatre à cinq mille Monténégrins, trois mille Bocquais et deux mille Grecs sujets turcs, ils avaient pris position au col de Debilibrick, en avant de la vallée de la Suttorina.
Deux heures après avoir reçu ces nouvelles, les troupes se mirent en marche. On laissa au camp devant Ragusa-Vecchia tous les malingres. Les soldats déposèrent leurs effets, se chargèrent de vivres et de cartouches, et l'on se mit en route dans la nuit du 29 au 30 avec 5.900 baïonnettes.

---

1 Le capitaine Darche était d'ailleurs proposé, dans le corps, pour cette distinction. Darche (Michel), né à Perpignan en 1763. Entré au service en 1780, capitaine en 1789. Venu de la 11e légère au 5e de ligne le 6 thermidor an VI.
2 Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, tome III.
3 Ils en avaient singulièrement besoin, en particulier un commissaire des guerres, du nom prédestiné de Volant, expédiait de Venise à Zara tous les blés gâtés qu'il pouvait se procurer.

Le jour nous trouva encore à une lieue de l'ennemi ; dès que l'on fut en présence, le général **MARMONT** le fit attaquer par un bataillon de voltigeurs commandé par le colonel **PLAUZONNE**[1], du 5e, et composé des compagnies des troisièmes et quatrièmes bataillons des 5e, 23e et 79e régiments[2], et soutenu par un bataillon de grenadiers des mêmes régiments, conduits par le général **LAURISTON**.

L'ennemi ne tint pas et se retira sur des hauteurs plus considérables. On l'y joignit et l'on découvrit distinctement la ligne russe établie sur le col de Debilibrick. Les deux bataillons d'élite furent réunis sous les ordres du général **LAURISTON** et reçurent l'ordre de suivre le plateau situé au dehors des grandes crêtes, de chasser deux ou trois mille paysans qui y occupaient une position assez forte et de tourner ainsi celle des Russes. Ces troupes se mettaient en mouvement lorsque les Russes disparurent. Leurs alliés, abandonnés à eux-mêmes, ne présentaient plus qu'une proie facile.

Le lendemain (1er octobre) de cette affaire, connue sous le nom de combat de Debilibrick, l'ennemi avait disparu de la position où il s'était retiré la veille au soir. Le régiment d'élite, qui nous intéresse particulièrement, puisqu'il était commandé par le colonel du 5e et comprenait les quatre seules compagnies du régiment qui aient pris part à ce combat, le régiment d'élite suivit la dernière crête et arriva au sommet de la montagne sur la croupe de laquelle Castelnovo est bâti. Il eut à combattre une nuée de paysans précédant un bataillon russe. L'attaque des voltigeurs n'ayant pas réussi, le bataillon des grenadiers marcha, ayant à sa tête le général **LAUNAY** et enleva les positions.

Le régiment d'élite ne prit plus part au reste des opérations de cette deuxième journée, dite de Castelnovo, à la suite de laquelle les Russes se rembarquèrent sous la protection du feu de leurs vaisseaux.

Le lendemain, on mit le feu aux faubourgs de Castelnovo, qui était en quelque sorte la place d'armes des insurgés. Pendant cette opération, mille à douze cents paysans et quelques Russes vinrent attaquer notre gauche et furent fort mal reçus.

Ces trois affaires avaient coûté aux Russes 350 hommes tués et 6 à 700 blessés ; nous leur avions fait en outre 211 prisonniers. Les paysans y avaient perdu 400 hommes tués et plus de 800 blessés. Grâce à la vigueur de nos attaques et à la célérité de nos mouvements, nous n'avions que 25 hommes tués et 130 blessés. Du nombre des morts du 5e était le capitaine adjudant-major **PIERRARD**. Le capitaine **ARNOLD** mourut, peu après, des suites de blessures reçues dans cette journée.

Après ces succès, la retraite pouvait s'effectuer sans péril ni déshonneur. L'on employa tout le mois d'octobre à mettre en état de défense Raguse, où on laissa une garnison respectable, et le 1er novembre, le gros des troupes, dont le 5e, s'achemina vers la Dalmatie. Le régiment fut placé à Trau et aux Castellis.

Mais seuls, les 1er et 2e bataillons occupèrent cette garnison ; les 3e et 4e ou du moins leurs cadres, versant leurs hommes valides dans les deux premiers, étaient partis le 16 septembre[3] de Zara pour Padoue et de cette ville pour Grenoble où stationnait le dépôt du corps. Ces cadres devaient, suivant une coutume familière à l'Empereur et qui lui permettait d'organiser sans cesse de nouvelles armées pour l'exécution de ses vastes projets, être remplis de conscrits. Nous verrons plus tard ces deux bataillons prendre part à des opérations distinctes de celles de la portion principale du régiment.

1 Il venait de succéder au colonel Teste, enfin promu général.

2 Comme on le verra dans la suite, les compagnies de fusiliers des 3e et 4e bataillons du régiment venaient de partir pour l'Italie.

3 L'ordre de l'Empereur est du 10 juillet ; il parvint à l'armée de Dalmatie le 8 août.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

L'année 1808 marque un événement important dans l'histoire de l'infanterie : le décret du 18 février[1] qui portait réorganisation de cette arme, et dotait le régiment d'un cinquième bataillon de dépôt.
Du reste, toute la période allant du mois de novembre 1806 au commencement d'avril s'écoula sans que le 5e prît part à aucune opération de guerre.
Nos soldats n'étaient pas pour cela livrés à l'inaction. Le général **MARMONT** qui allait devoir à la bravoure de ses troupes, à ses services comme chef et administrateur, le titre de duc de Raguse, se montrait soucieux de l'amélioration matérielle et morale de la province dont le gouvernement lui était confié.
A l'exemple des légions romaines, nos soldats ont couvert le pays de routes magnifiques et destinées à longtemps leur survivre. « Chaque fraction de route, nous apprend Marmont lui-même, reçut le nom du régiment qui l'avait faite, et ce nom, ainsi que ceux du colonel et des officiers supérieurs, furent gravés sur le rocher. »
Comme sur les rochers ces inscriptions impérissables où figurent les noms de nos devanciers, les souvenirs de la domination française en Dalmatie sont restés à jamais gravés dans les cœurs.
N'est-ce pas une consolation pour nous de songer que tous ces morts du 5e couchés par le feu ou par la fièvre dans les cimetières de Raguse, de Macarsca, de Knin, de Zara, de Sébénico, de Spalatro, ont porté dans ces contrées lointaines, avec le drapeau de la France, les idées et les bienfaits de la civilisation ?

CHAPITRE XII

LE 5e régiment D'INFANTERIE DE LIGNE A LA GRANDE ARMÉE, EN ITALIE ET EN ILLYRIE (1809-1810)

I. - Les 1er et 2 bataillons à l'armée de Dalmatie et au XIe corps de la grande armée (1809).
Evernich ; Gospich ; Wagram ; Znaym (1809).
II. - Les 3e et 4e bataillons en Italie et dans le Tyrol (1809).
Sacile ; Venise ; Lavacca ; Méeran (1809).
III. - Le régiment aux armées d'Illyrie et d'Italie (1810).
Expédition dans la Croatie turque (1810).

---

1 Les traits principaux de la nouvelle organisation étaient les suivants : les régiments d'infanterie de ligne étaient portés à cinq bataillons dont quatre de guerre et un de dépôt ; chaque bataillon de guerre comprenait six compagnies une de grenadiers, quatre de fusiliers et une de voltigeurs. Les bataillons de dépôt étaient à quatre compagnies de fusiliers ; chaque compagnie comptait 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents, 8 caporaux, 121 soldats. Le régiment devait donc atteindre l'effectif de 3.970 combattants, dont 108 officiers et 3.862 sous-officiers ou soldats. Disons enfin que chaque régiment d'infanterie de ligne avait une aigle, et chaque bataillon de guerre une enseigne.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

I. - **Les 1er et 2e bataillons à l'armée de Dalmatie et au XIe Corps de la grande armée (1809).**

L'hiver de 1809 fut employé en Dalmatie à se préparer à une guerre prochaine contre l'Autriche, dont les dispositions malveillantes ne faisaient plus de doute pour personne.
Après avoir fourni les garnisons nécessaires, le général **MARMONT**, duc d**e Raguse,** forma dans les environs de Zara, de Benkowatz et d'Ostrovitza l'armée prête à entrer en campagne ; sa force était de 9.500 hommes d'infanterie, 400 cavaliers et 12 pièces de canon, répartis entre deux divisions ; le 5e[1], alors cantonné à Ostrovitza, formait, avec le 18e léger, la 1re brigade (général Soyez) de la 1re division (général Montrichard).

L'armée autrichienne, à peu près double de la nôtre, mais composée de troupes de qualité inférieure, était aux ordres du général **STOISEVICH**.

La mission confiée à l'armée de Dalmatie ne consistait pour le moment qu'à faire une diversion en faveur de l'armée d'Italie, aux succès de laquelle ses mouvements étaient subordonnés et avec laquelle elle devait ensuite faire sa jonction.
Les hostilités commencèrent vers la fin d'avril ; elles donnèrent lieu à un engagement livré le 30 avril sur les bords de la Zermagna, rivière qui sépare la Dalmatie de la Croatie.
A cette affaire, connue sous le nom de combat d'Evernich, le 5e perdit le sous-lieutenant **CORNET**, mortellement blessé ; les capitaines **COSTE** et **BERTRAND** furent atteints moins gravement.
Le surlendemain 2 mai, l'on apprit les fâcheux débuts de la campagne d'Italie, le retour de l'armée du **prince Eugène** sur la Piave et jusqu'à l'Adige. par suite de la perte de la bataille de Sacile. L'armée dut renoncer à son mouvement offensif et reprendre ses anciennes positions.
Cependant les succès inaccoutumés des Autrichiens avait rempli l'**archiduc Jean** d'une telle présomption qu'il osa écrire au général **MARMONT** pour lui proposer d'évacuer la Dalmatie, vu l'impossibilité pour l'armée d'être secourue et son entier isolement. Il offrait d'ailleurs galamment au général français les meilleures conditions, en raison de la réputation de ses troupes et par considération pour lui. **MARMONT** ne s'abaissa pas jusqu'à répondre.

Heureusement le 11 mai, l'on reçut des nouvelles plus encourageantes celles des succès de la Grande Armée près de Ratisbonne, la marche de **NAPOLEON** sur Vienne et, comme conséquence, la marche en avant de l'armée d'Italie. Le lendemain 13 mai, l'armée de Dalmatie reprit à son tour l'offensive.
Le 17, fut livré le combat de Gradchatz auquel le 5e semble avoir pris peu de part ; il allait se dédommager dans les deux affaires de Gospich (21 et 22 mai) qui coïncidèrent avec les deux sanglantes journées d'Essling.
Au premier de ces combats, où le général de brigade **SOYEZ** fut grièvement blessé, le 5e régiment marcha sur la colonne de gauche de l'ennemi et la fit replier.
Le lendemain 22, l'attaque fut engagée par le 23e de ligne ; ce régiment fut soutenu par le 5e de ligne et le 18e léger aux ordres du colonel **PLAUZONNE** qui avait succédé au général **SOYEZ**, depuis sa blessure.
« *Ce combat,* disait le duc de Raguse dans son rapport à l'Empereur, *est fort honorable pour le colonel* Plauzonne et pour le 5e régiment. »

Le colonel **ROUSILLE** qui prit peu après le commandement du 5e nous donne les détails suivants sur cette affaire :

1 Il ne s'agit ici, bien entendu, que des deux premiers bataillons du 5e, les deux autres comptaient alors à l'armée d'Italie.

« Le colonel du 5e de ligne, Plauzonne, s'y distingua particulièrement et fit une charge vigoureuse qui lui mérita l'honneur d'être élevé au grade de général. Le général Plauzonne fut remplacé sur le champ de bataille par le commandant Rousille du 8e léger, qui reçut l'ordre, néanmoins, de continuer à commander l'arrière-garde, et le 5e régiment fut commandé temporairement par un chef de bataillon. »

Le 23 mai on entra dans Gospich ; le 26 on fut à Ségua et le 28 à Fuime, où l'armée se rassembla le 29, avec l'intention de repartir le surlendemain pour se joindre à l'armée d'Italie.
Le duc de Raguse appréciait comme il suit la valeur déployée par ses troupes dans cette courte campagne :
« L'ennemi, disait-il à l'Empereur,.... a eu environ six mille hommes hors de combat et un très grand nombre de déserteurs. Nous avons combattu et marché tous les jours, pendant douze heures, et les soldats, au milieu des privations, des fatigues et des dangers, se sont toujours montrés dignes des bontés de Votre Majesté. Je devrais faire l'éloge de tous les colonels, officiers et soldats, car ils sont tous mus du meilleur esprit ; mais je ne puis dire trop de bien des colonels **Bertrand, Plauzonne** et **Bachelu** qui sont des officiers de la plus grande capacité. »

Nos pertes s'élevaient, dans les trois affaires que nous avons citées, à 800 hommes tués et blessés : le 5e en avait sa forte part et comptait en particulier parmi ses blessés le chef de bataillon **JOLY**, les capitaines **PILLOUX-DIT-LAUNAY, SERRANT** et **ROBILLARD**, le lieutenant **MONTPREZ** et les sous-lieutenants **RIBROUT** et **RABIET**. Le capitaine **PILLOUX-DIT-LAUNAY** mourut des suites de ses blessures.
Le 31 mai, l'armée de Dalmatie partit de Fiume et se rendit le même jour à Lippa, le 1er juin à Adelsberg, le 2 à Loits et à Oberlayhach, le 3 à Laybach où elle séjourna le 4, et où elle reçut des détachements destinés à ses régiments qui réparèrent à peu près les pertes de la première partie de la campagne.
Dans les trois ou quatre jours qui suivirent, on opéra des marches et des contre-marches dans le but de couper la retraite à la colonne du général autrichien **CHASTELER** échappée du Tyrol. Le résultat cherché ne fut pas atteint.
On séjourna encore une douzaine de jours à Laybach, que l'on quitta le 16 juin, pour se mettre à la poursuite du général **GUILAY**. On fut le même jour à Oswald, le 18 à Cilly où s'engagea un combat d'avant-garde, le 19 à Gonovitz. Puis, ayant appris que l'ennemi avait coupé le pont de Marbourg sur la Drave, on fut obligé de s'engager dans les montagnes pour aller surprendre, plus haut sur cette rivière, les ponts de Volkermarkt et de San-Peter que l'on atteignit le 22.
Le général **MARMONT** reçut alors l'ordre de se porter le plus tôt possible à Gratz où l'on croyait compromise la division **BROUSSIER** laissée dans cette place par l'armée d'Italie pour former son arrière-garde et se relier avec l'armée de Dalmatie.
Malheureusement, pour diverses raisons, l'on n'atteignit Gratz que le 27 juin, ce qui valut au général en chef de l'armée de Dalmatie des reproches, d'ailleurs bien flatteurs pour ses troupes. « *Marmont*, lui disait l'Empereur, *vous avez les meilleurs corps de mon armée*, je désire que vous soyez à une bataille que je veux donner et vous me retardez de bien des jours [1]. »
L'on quitta Gratz le 28 juin, et l'on se mit à la poursuite de l'ennemi, dont on attaqua l'arrière-garde à Gleisdorf ; de là, on se porta sur Feldbach où l'on reçut l'ordre d'être rendu sur les bords du Danube le 4 Juillet au soir. La division **MONTRICHARD**, dont faisait partie le 5e de ligne, s'y rendit en passant par Bruck, Semmering, Neustadt et Ebersdorf où se réunirent les deux divisions de l'armée de Dalmatie.

1 Napoléon à Marmont, Schoenbrunn, le 28 juin, cité dans les mémoires du duc de Raguse, livre XII, correspondance.

Le 6, avant le jour, elle passa le Danube et se trouva à six heures du matin en ligne, au centre de l'armée, en avant de la Garde Impériale ; elle assista dans cette position à la bataille de WAGRAM que rappelle l'une des inscriptions de notre drapeau, bien que la part prise par le 5e au gain de la bataille ait été, pour ainsi dire, nulle.
Pendant cette journée, en effet, le corps de **MARMONT** fut constamment tenu en réserve à côté de la Garde, c'est dire qu'il n'y a dans son inaction rien que d'honorable pour lui. Nos pertes dans cette bataille se bornèrent d'ailleurs à 5 hommes, dont 1 mortellement frappé, atteints par des boulets perdus.
Au soir de la victoire, l'armée de Dalmatie campa en carré autour de la tente de l'Empereur.
Le 7 juillet elle fut dirigée sur Volkersdorf et arriva dans la journée à mi-chemin de cette localité. Le lendemain, étant augmentée d'une division bavaroise et de sept régiments de cavalerie, elle reçut l'ordre de former l'arrière garde de l'armée dans la direction de Nikolsbourg. Mais à peine partis, l'on apprit que l'ennemi ne suivait plus cette route, qu'il avait pris à gauche, et bivouaquait, une lieu plus loin, sur la route de Laa ; on dut pour établir les avant-postes s'engager avec l'arrière garde de l'ennemi ; on occupa Mistelbach.
Le lendemain 9, on marcha sur Poisdorf et sur Staat : il faisait ce jour-la une chaleur insupportable ; beaucoup de soldats restèrent en arrière et le mal fut augmenté par l'ivrognerie et le désordre. La Moravie est riche en vins, d'immenses caves renferment toujours la récolte de plusieurs années. Celles de Staat furent forcées, et l'ivresse, ajoutée à la chaleur et à la fatigue, anéantit, pour ainsi dire, dans un moment, toute l'infanterie de **MARMONT**[1]. Heureusement que l'ennemi était en retraite, et que bientôt le bruit du canon allait ramener chacun à son rang et rétablir la discipline.
Le 10, à la pointe du jour, l'on passa un ravin qui se jette dans la Thaya, et l'on aperçut l'ennemi en position, au nombre de cinq à six mille hommes, à Znaym, dont les journées du 10 et du 11 juillet allaient porter le nom.
L'on se décida à attaquer ; mais bientôt l'on s'aperçut que l'on avait affaire à 60.000 hommes avec un peu plus de 10.000 et l'on fut forcé de se tenir sur la défensive.
La division **CLAPAREDE** (précédemment Montrichard), à laquelle comptait le régiment, fut d'abord maintenue en réserve mais on comprend que tout le monde dut être engagé, en raison de la prodigieuse infériorité de nos forces.
Le lendemain 11, le combat reprit ; soutenu par le corps du maréchal **MASSENA**, le corps de **MARMONT** attaqua l'ennemi ; la nouvelle de l'armistice eut peine à arrêter l'ardeur de nos troupes, et en particulier de l'armée de Dalmatie, toute fière de combattre pour la première fois sous les yeux de l'Empereur, survenu pendant l'engagement.
Ces deux journées glorieuses mais en définitive inutiles, nous coûtèrent des pertes sanglantes ; parmi les morts du 5e, était le capitaine **BARTHES** ; du nombre des blessés, les capitaines **DUGUE**, **CARRE** et **PORTHEMONT**, les lieutenants **GERONIMI, MONTPREZ, GIRAUD, DEWITTE** et les sous-lieutenants **MOUILLON, GRINEWALD** et **RABIET**. Les matricules nous donnent aussi les noms de 19 sous-officiers et soldats du 3 tués sur le champ de bataille de Znaym, de 13 blessés mortellement et de 129 atteints moins grièvement.

L'armée de Dalmatie allait être récompensée, dans la personne de son chef, de la bravoure qu'elle avait déployée à Znaym et de la marche à la fois prudente et hardie qui l'avait conduite à travers mille périls des bords de l'Adriatique aux confins de la Bohême. Le général **MARMONT**, **duc de Raguse** fut fait maréchal de France.
Le 17 juillet, l'armée de Dalmatie prenait le nom de XIe corps de la Grande Armée[2].

1 Mémoires du duc de Raguse, tome 3, livre XII, page 245.
2 Le major général au Maréchal Marmont, Schonbrunn le 17 juillet

Le XIe corps fut dirigé sur Krems ; on lui assigna pour vivre le cercle de Korneubourg ; il se reposa de ses fatigues dans l'abondance et le plus grand bien-être. Mieux encore, l'Empereur, qui n'avait pas vu quelques-uns de ces braves régiments depuis bientôt treize années, vint les passer en revue. Il leur témoigna une grande satisfaction, leur accorda beaucoup d'avancement et les combla de récompenses qui, il faut le dire, n'étaient pour la plupart que la réparation d'injustes et longs oublis. En particulier le colonel **ROUSSILLE**, chef du régiment, fut fait baron de l'Empire, avec une dotation de 4.000 francs, dont les biens fonds étaient situés en Hanovre[1].

Cependant la paix avec l'Autriche était signée vers le milieu d'octobre. Le 22 de ce mois le XIe corps partit de Vienne pour se rendre à Gratz, où il séjourna ; de là, il s'achemina vers Laybach où il arriva le 8 novembre. Le 5e formait alors avec le 18e léger, les 7e et 81e de ligne la 2e division (général Claparède) du corps d'armée.
Le XIe corps, d'ailleurs, d'après une lettre du ministre de la guerre en date du 14 décembre 1809 allait prendre le nom d'armée d'Illyrie et occuper l'ensemble des possessions françaises récemment agrandies, désignées sous le nom de provinces illyriennes.

Laissons pour un temps dans ces contrées les 1er et 2e bataillons du régiment, dont, nous le répétons encore, il a été exclusivement question dans les événements que nous venons de retracer, et retournons aux deux autres dont nous allons maintenant exposer le rôle distinct, les marches et les combats au cours de la campagne de 1809.

II. - Les 3e et 4e bataillons en Italie et dans le Tyrol. 1809. Sacile ; Venise ; Lavacca ; Méeran (1809).

L'on a déjà vu que les 3e et 4e bataillons du régiment avaient quitté la Dalmatie vers le milieu de septembre 1806 pour gagner Padoue et y former le dépôt du 5e, plus tard transféré à Grenoble lors de la réorganisation de 1808.
Le 1er janvier 1809, le 4e bataillon (commandant Bizien[2]) formait avec les deux bataillons de même numéro des 11e et 23e de ligne, un régiment provisoire (aux ordres du commandant Chevalier), de la 5e division de l'armée d'Italie (quartier-général à Padoue).
Le 1er mars nos deux bataillons sont établis à Feltre et réunis aux ordres du major **BOURGAULT**, du régiment ; ils comptent toujours dans la 5e division de l'armée d'Italie. Cette division, aux ordres du général **BARBOU**, a son quartier général à Trévise.
Dans le commencement de l'année 1809, ces deux bataillons sont, en prévision d'hostilités prochaines avec l'Autriche, portés au complet de guerre par l'arrivée successive de conscrits instruits au dépôt du corps et acheminés sur l'Italie, en bataillons de marche.
C'est le 10 avril, qu'eut lieu, non pas la déclaration de guerre de l'Autriche, mais l'invasion du territoire italien par laquelle **l'archiduc Jean,** général en chef ennemi, crut pouvoir remplacer cette formalité. Le **prince Eugène,** vice-roi d'Italie et commandant en chef de notre armée, prit en toute hâte les mesures nécessaires pour réunir nos troupes bien disséminées.
Le 12, la division **BARBOU** était à Pordenone, le 13 à Sacile, le 14 en avant du petit village de Fretta, le 15, jour de la surprise de Pordenone, elle occupa le soir Sacile, prenant position en avant

1 Récit de M. le colonel Baron Roussille.

2 Bizien (Joseph-Maximilien)... Entré au service en 1791. Chef de bataillon au 5e le 1er septembre 1806. Major au 6e de ligne le 20 juillet 1811.

de la Livenza et couvrant les deux flancs de la ville qui allait donner son nom à la bataille du lendemain 16 avril.
Dans cette malheureuse journée, la division **BARBOU**, d'abord placée à l'extrême gauche, dut ensuite former à Fontana-Fredda le centre de notre seconde ligne, avec ordre de ne tenter aucun mouvement offensif avant que la division **SERAS**, à sa droite, ne fût parvenue à s'emparer du village de Porcia.
Malheureusement l'enlèvement de cette localité, située en terrain accidenté et défendue par les Autrichiens avec un rare acharnement, présentait des obstacles presque insurmontables. Le général **BARBOU** fut obligé d'envoyer au secours de la division voisine trois bataillons dont les deux du 5e qui prirent à cette attaque une part très active. Le village fut enlevé mais il ne tarda à succomber de nouveau sous l'effort des masses autrichiennes. D'autre part, notre gauche menaçait d'être débordée. A cinq heures du soir le **prince Eugène** ordonna la retraite.
Le général **BARBOU** ne put l'opérer et dégager ses trois bataillons si vivement aux prises avec l'ennemi, qu'en exécutant avec sa réserve une vigoureuse attaque.
La journée était perdue pour nous, mais nos soldats ne s'en pouvaient faire le reproche. « Il est peu de batailles, dit le Journal historique de la campagne de 1809[1], dont le gain ait été disputé avec un aussi grand acharnement et une telle inégalité de nombre. *La valeur des troupes de l'armée d'Italie ne se manifesta jamais avec plus d'éclat.* »
Les pertes de nos deux bataillons ne laissaient pas d'être sensibles ; nous comptions parmi nos morts le lieutenant **CARRIVEN** et une dizaine de sous-officiers et soldats ; le lieutenant **CORNET** et une vingtaine d'hommes étaient blessés mortellement ; enfin les capitaines **TISNES, THIBAULT, BRASSEUR**, le lieutenant **FAUCON**, les sous-lieutenants **HELIE de TREPEL, QUARRE** et **GROLLET** et plus de 120 sous-officiers et soldats recevaient des blessures moins graves.
Il y avait là, comme nous l'avons dit, des pertes sensibles, mais rien que d'honorable à inscrire dans l'histoire du corps, puisque nous n'avions, dans la bataille même, laissé entre les mains de l'ennemi que peu ou point de prisonniers.
« Mais dans la nuit, le **prince Eugène** ayant cru devoir pousser la retraite jusqu'à Conegliano pour se couvrir le plus tôt possible de la Piave, le mauvais temps, l'encombrement des voitures d'artillerie et des bagages, leur croisement avec les troupes produisirent un désordre fâcheux. Les soldats peu surveillés par leurs chefs au milieu de cette confusion se répandirent dans les maisons au risque d'y être faits prisonniers[2]. »
C'est ce qui arriva à beaucoup d'entre eux, et, pour ne parler que du 5e, nos deux bataillons perdirent en pris et en égarés au moins autant d'hommes que le feu de l'ennemi en avait couché sur le champ de bataille.
Le sort des prisonniers n'était d'ailleurs guère enviable ; comme quatre années auparavant pour les prisonniers de Caldiero, ce ne fut que le petit nombre de ceux de Sacile qui parvinrent après la paix à regagner le régiment. La plupart moururent de la fièvre dans les prisons ou les hôpitaux de l'ennemi.
Le 17 à neuf heures du matin, la division **BARBOU** se mit en marche, après avoir détruit à Brugnera le pont sur la Livenza. Le lendemain elle continua son mouvement sur Mestre, où son général reçut l'ordre de se rendre avec huit bataillons dont les 3e et 4° du 5e de ligne à Venise, qui se trouvait découverte par la retraite de l'armée d'Italie.
Mais tandis que cette armée devait peu après prendre à Raab et à Wagram la glorieuse revanche de Sacile, nos deux bataillons se trouvaient condamnés, au moins pour un temps, à être investis dans une place forte.

1 C'est à ce journal, rédigé par le général de division comte Vignolle, Chef de l'état-major général de l'armée d'Italie que nous avons emprunté et emprunterons les détails relatifs à nos deux bataillons détachés.
2 Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire, livre XXXV.

Le général **BARBOU** avait pris le commandement de Venise et s'était occupé de suite de la mettre en état de défense et de perfectionner les travaux de la place, des ouvrages environnants, et en particulier du fort de Malghera dont l'importance était capitale, en ce qu'il unissait Venise au continent et permettait à la garnison de se lier aux opérations de l'armée.
Nos deux bataillons furent employés aux travaux de ce fort, qui étaient à peine ébauchés dans certaines parties ; en maint endroit l'accès de l'ouvrage était facile.
On était loin d'être parvenu à un état satisfaisant, lorsqu'un parlementaire autrichien se présenta le 23 avril au matin devant le fort, demandant sa reddition au nom de **l'archiduc Jean**. Le général **BARBOU** lui déclara qu'on lui répondrait sur la brèche.
« On était occupé à faire des abatis sous la protection des avant-postes à mi-chemin de Mestre lorsque, vers trois heures, de fortes colonnes de grenadiers hongrois débouchèrent sur toutes les avenues du fort de Malghera et formèrent aussitôt une circonvallation. Le général Barbou fit retirer ses troupes et ses travailleurs sous la protection du canon du fort. Celui de l'ennemi ne tarda pas à jouer ; nos troupes réparties sur la première enveloppe du fort engagèrent un feu soutenu avec l'ennemi ; il déboucha sur plusieurs lignes au front de l'ouest et se porta avec audace sur le bord du fossé qui fut couvert de ses morts. Le feu se soutint jusqu'à la nuit close sans autre résultat pour l'ennemi.
« L'archiduc Jean présidait à cette attaque ; elle lui coûta plus de six cents hommes de ses meilleures troupes. Notre perte fut de vingt hommes tués ou blessés dont un officier. »

Les pertes, uniquement supportées par le 5e, furent plus considérables que ne l'avoue la relation officielle ; ainsi deux de nos officiers furent blessés, c'étaient le capitaine **MELIGNON** et le sous-lieutenant **PETIT**, ce dernier devait succomber, six jours après, à ses blessures.
On s'attendait pour le 24 à une nouvelle attaque, on employa la nuit à s'y préparer ; mais on ne découvrit au point du jour que les avant-postes de l'investissement ; on s'occupa dès lors à perfectionner les travaux du fort de Malghera, quoiqu'ils fussent souvent interrompus par le feu de l'ennemi. Car un corps de cinq mille hommes bloquait Venise et observait particulièrement Malghera.
Le 27 le général **VIAL** gouverneur nommé par l'Empereur parvint à forcer le blocus et prit le commandement de la place.
L'investissement dura jusqu'au 4 mai ; ce jour-là, le général **VIAL** fut averti de la marche de l'armée d'Italie et de l'approche de la division **DURUTTE** ; il prescrivait au général **BARBOU** de faire le soir une sortie du fort de Malghera, d'attaquer les troupes qui formaient le blocus et d'opérer sa jonction avec le général **DURUTTE** ; mais sur l'avis de la marche de ce général, l'ennemi s'était retiré sur Trévise. il fut vivement harcelé par nos troupes de sortie, qui opérèrent à onze heures du soir leur jonction avec celles de l'armée d'Italie. Le blocus de Venise avait duré seulement douze jours.
Après sa levée, le général **VIAL** demanda à conserver les deux bataillons du 5e réunis à Venise, se fondant, dans sa lettre du 28 mai, sur le faible effectif de la garnison et le besoin qu'avaient nos bataillons de compléter leur instruction.
Le 15 juin le major **BOURGAULT** du 5 fut chargé de commander une colonne envoyée dans la vallée de la Brenta pour réprimer les incursions des habitants révoltés du Tyrol. Dans une lettre qu'il adressait à l'Empereur le 24 juillet, le général **VIAL** dit avoir eu beaucoup à se louer, au cours de cette petite expédition, du major **BOURGAULT**, qui, à son retour, cumula le commandement du 5e avec celui de la division du centre et de la place de Venise.
Deux mois après, le général **VIAL** était nommé au commandement de nos troupes dans le Tyrol où l'insurrection régnait en maîtresse. Maintenant, il demandait à emmener avec lui les deux bataillons du 5e .

Ceux-ci le précédèrent même ; le 23 septembre, le major **BOURGAULT** partait en colonne avec nos deux bataillons chargé de purger de brigands les deux routes de Fusine à Padoue et de Trévise à Vicence, et de pousser au besoin jusqu'à Citadella.
Cette mission remplie, le régiment fut envoyé comme renfort au général **PEYRI** qui commandait provisoirement nos troupes ; il fut inquiété dans sa marche en avant de Primolano et aux environs de Borgo di Valsugana et de Sourella, mais parvint à destination, et le général **PEYRI** le plaça à Cagnola.
Le 2 octobre, l'on voulut profiter de ce renfort pour chasser les insurgés de la vallée du Lavis, le 5e fit partie des bataillons destinés à attaquer de front la position ennemie ; à trois heures, le 3e de ligne italien et cinq bouches à feu commencèrent une fausse attaque ; les insurgés se défendirent avec obstination ; pendant ce temps le 5e de ligne, la 15e demi-brigade provisoire et partie du 14e léger avec deux pièces de canon et la cavalerie passèrent à gué le torrent à Vado au-dessus de Lavis. Cette colonne placée aux ordres du major **BOURGAULT**, ayant commencé à tourner le village et attaqué à dos les insurgés qui le défendaient, ces derniers s'enfuirent dans le plus grand désordre. La cavalerie les poursuivit au delà de Saint-Michel. Leur perte fut de 400 hommes et 50 prisonniers. La nôtre fut pour l'ensemble des troupes engagées de 2 hommes tués et 15 blessés.
Sur ce terrain déjà parcouru en 1797 par la 5e demi-brigade et où les anciens soldats pouvaient rappeler à leurs jeunes émules de glorieux souvenirs, quatre des nôtres se distinguèrent « *Le sergent **Brun** et les trois grenadiers, **Eporte, Léonard** et **Soupier***, du 5e, *prirent une pièce de canon et tuèrent, à eux quatre, vingt insurgés qui les défendaient.* »
La nuit du 4 au 5 et le 5 au point du jour, les insurgés firent une attaque générale et la renouvelèrent le matin du 6 avec une grande fureur ; à la suite de cette dernière journée dite de Lavacca où nous eûmes le capitaine **TISNES** blessé, le général **PEYRI** battit en retraite sur Trente.
Le 13, le général **VIAL** vint prendre le commandement ; sous ses ordres eurent lieu de nombreuses actions de détail auxquelles le 5e prit part, et à la suite desquelles, moins d'un mois après, on crut l'insurrection étouffée.
Malheureusement elle reprit avec plus de vigueur encore, ce qui donna lieu le 16 novembre à un combat assez important, dit de Méeran.
Le 5e avait été envoyé dans la petite ville de ce nom où il faisait partie de l'avant-garde du général **RUSCA**. La date du 16 avait été choisie pour des opérations d'ensemble dans la vallée du Vintschgau ; quatre colonnes furent formées, mais les ordres furent mal compris, et l'on opéra avec tant de décousu que l'une d'elles tomba tout entière aux mains de l'ennemi.
Celle dont faisaient partie nos bataillons et que commandait le colonel **BOY** du 1er léger napolitain, ne fut pas aussi malheureuse, mais elle ne put se maintenir qu'au prix des plus grands sacrifices contre les insurgés occupant, en nombre infiniment supérieur, le plateau de Tyrol, qui domine Méeran. L'on en vint même à manquer de munitions et à n'avoir plus que la baïonnette pour se défendre contre les insurgés, excellents tireurs et qui, en outre, suivant leur tactique habituelle, nous écrasaient en roulant d'énormes rochers.
Le soir, le général **RUSCA**, ayant appris que les insurgés menaçaient nos communications avec Bolzano, ordonna la retraite Cette journée coûtait à nos troupes 295 hommes tués, blessés ou prisonniers ; du nombre des blessés du 5e étaient le capitaine **THIBAULT** et le sous-lieutenant **GROLLET**, tous deux déjà atteints par le feu à Sacile. Le major **BOURGAULT**[1] avait déployé dans cette journée ses talents militaires.

1 Bourgault (Louis-Loup-Etienne-Martin). Né à Villeneuve-la-Guyard (Yonne) en 1758. Entré au service en 1791. Major le 1er avril 1807. Colonel en second le 15 avril 1811. Blessé près de Courtray le 23 floréal an II.- Cité au passage du Rhin le 30 vendémiaire an V,et le 30 germinal an V,où on lui dut la conservation de cinq compagnies d'infanterie et trois escadrons de chasseurs. Cité encore le 13 frimaire an IX, et à la bataille de Biberach où il fit de sa main sept prisonniers dont un officier.

L'on attendit quelque temps à Bolzano d'être réapprovisionné en vivres et surtout en munitions, puis l'on reprit l'offensive, et le 25 novembre, l'avant-garde atteignait l'entrée du Vintschgau, où l'on ne tarda pas à être rejoints par un détachement de chasseurs Bavarois qui avaient traversé sans encombre toute la vallée. Peu après, l'insurrection put être considérée comme réprimée, au moins dans cette partie du Tyrol, et nos troupes n'y furent plus maintenues que par mesure de précaution.
Nos bataillons furent rappelés à Bolzano ; ils en partirent, le 3e le 19 janvier 1810, et le 4e le lendemain, pour gagner successivement Trente, Bassano, Palmanova et l'Illyrie.
Tels étaient, du moins, les ordres donnés ; en réalité nos deux derniers bataillons durent recevoir contre-ordre et être mis en route sur le dépôt du corps sans avoir pénétré en Illyrie, où seuls, les deux premiers bataillons prirent part aux opérations dont on va lire le récit.

III. - Le régiment aux armées d'Illyrie et d'Italie. 1810. Expédition dans la Croatie Turque (1810).

Le court séjour du 5e à l'armée d'Illyrie ne fut marqué que par un événement important, une expédition dans la Croatie turque, commandée par le général en chef **MARMONT** et à laquelle le régiment prit part.
Au cours de la guerre entre l'Autriche et la France, les Turcs, un peu à notre instigation, il faut l'avouer, avaient passé la Save et fait main basse sur les terres des habitants de la Croatie autrichienne. A la paix, ils refusèrent de rien restituer.
Maintenant que cette province était nôtre, le procédé nous paraissait de moins bon goût, et **MARMONT**, après avoir renoncé à faire fond sur la bonne volonté et la bonne foi des pachas turcs, se détermina, dans le commencement de mai 1810, à employer la force pour les mettre à la raison.
Le capitaine turc **de BIHACZ** eut d'abord l'audace d'attaquer le premier nos postes dans la journée de 5 mai. Voulant mettre un terme à tant d'extravagance, on marcha sur lui le lendemain même. Il avait réuni environ 1.200 hommes d'infanterie, 800 cavaliers et 8 pièces de canon.
Mais toute cette canaille supporta à peine la vue de nos régiments ; on lui tua une cinquantaine d'hommes, on lui prit ses canons, et on ne la revit plus jamais. Notre perte n'était que d'un mort et de neuf blessés. Le soir même, les villages d'Isachich et de Glokot étaient incendiés par nos soldats et surtout par nos alliés Croates ; les terres appartenant aux régiments d'Ogulin et d'Ottochatz leur furent restituées.
Il ne restait plus qu'à reprendre celles du régiment de Zleim et, pour cela, à s'emparer du fort du Czétin, qui, vingt et un ans auparavant avait, défendu par 700 hommes, arrêté pendant trente-sept jours 25.000 Autrichiens. On arriva, le 10, devant l'ouvrage ; les Turcs, intimidés par les exemples des jours précédents, l'avaient évacué, le laissant pourvu de son artillerie et de vivres pour un long siège.
De ce côté aussi, le bien volé fut restitué et tout rentra dans l'ordre. La situation parut même si bonne au duc de Raguse qu'il mit en route le jour même pour Udine deux régiments.
Le 5e, qui en était, quitta donc, pour toujours, l'Illyrie et compta quelques mois à l'armée d'Italie en attendant le jour où sa mauvaise étoile allait le faire désigner pour l'armée de Catalogne.

Les dix-huit mois dont l'histoire forme ce chapitre nous ont, on le voit, permis de citer peu de noms glorieux, sauf celui de Wagram dont, à certains égards, on pourrait trouver peu justifiée l'inscription sur notre drapeau.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

Pourtant si l'on veut bien penser, non pas seulement à la bataille même, mais aux événements et aux combats qui la précédèrent et la suivirent, à Evernich, à Gospich, à Znaym, journées auxquelles le 5e prit une part plus qu'honorable, se souvenir aussi du rôle joué par nos 3e et 4e bataillons vers la même époque, l'on peut justement laisser à notre compte de gloire ce triomphe éclatant, préparé et couronné par les travaux et la vaillance de nos devanciers.

CHAPITRE XIII

LE 5e régiment D'INFANTERIE DE LIGNE (PORTION PRINCIPALE), EN CATALOGNE (1810-1814)

I. - Le 5e de Ligne en Catalogne (1810-1814).
Mataro ; Trenta Passo (1811). Altafulla, Castellollit ; Olot ; Saint-Vincent ; Lagarriga (1812). Castel-Bisbal (1813).

I. - Le 5e de Ligne en Catalogne (1810-1814)
Mataro ; Trenta-Passo(1811). Altafulla ; Castelfollit ;Olot ; Saint-Vincent ; Lagarriga (1812). Castel-Bisbal (1813).

Vers le 1er mars 1810, les 3e et 4e bataillons du 5e étaient en route pour Grenoble où stationnait le dépôt du régiment, ils étaient rendus vers le 1er avril.

Le 3e bataillon (commandant Hézard) partit le premier pour la Catalogne ; le 1er août, il était à Avignon, le 1er octobre à Perpignan ; enfin, le 1er novembre 1810, nous le voyons figurer pour la première fois dans le corps d'armée de Haute-Catalogne (général Baraguey d'Hilliers), faisant partie de l'armée de Catalogne commandée en chef par le maréchal Macdonald.

Le bataillon est stationné à Figuières ; le 1er décembre suivant, il est à Barcelone dans les rangs de la division **Maurice-MATHIEU.**
Du 1er janvier 1811 au 15 mai de la même année notre 3e bataillon occupe le même emplacement et il ne se passe rien d'intéressant.
Mais le 15 mai, nous voyons arriver en Catalogne 1.254 hommes du 5e ; ce sont les 1er et 2e bataillons du régiment qui, sous les ordres du colonel **ROUSSILLE**, ont quitté Udine en Frioul dans les derniers mois de 1810.
Maintenant que trois bataillons du 5e sous les ordres directs du colonel se trouvent réunis à l'armée de Catalogne, il n'est pas sans intérêt d'exposer, d'après l'historien du Consulat et de l'Empire, la situation de la province où le régiment va opérer pendant près de quatre années.

« En Catalogne, dit-il, tout était en combustion. Les miquelets appuyés et excités par l'armée espagnole de Catalogne, qui avait sa base à Tarragone désolaient cette province. Il n'y avait pas de

défilé près duquel ils n'attendissent les convois pour attaquer les escortes trop faibles, leur arracher leurs prisonniers, égorger entre leurs bras les malades et les blessés et leur enlever les vivres qu'elles étaient chargées d'introduire dans les places et surtout dans Barcelone.
« Tandis que les miquelets rendaient les routes de l'intérieur impraticables, les flottilles anglaises rendaient tout aussi dangereuses les routes qui longeaient la mer. La ville de Barcelone, où il fallait nourrir à la fois la garnison et les habitants, avait de la peine à subsister, bien qu'une armée entière, celle du maréchal Macdonald, fût exclusivement consacrée à la ravitailler, et qu'on eût hasardé plusieurs expéditions maritimes pour lui envoyer des vivres et des munitions. »

Le général **Maurice-MATHIEU** était gouverneur de la ville et c'est dans les rangs de sa division et de la brigade du général **PLAUZONNE** (ancien colonel du régiment), que le 5e allait d'abord prendre part aux incessants combats de détail, résultant de la difficile situation dont nous avons reproduit l'exposé.

Le premier de ces combats se livra le 25 mai à San-Celoni, où se distinguèrent les capitaines adjudants-majors **CARRE** et **LEFEBVRE** et le capitaine **BOIVIN** [1].
Vinrent ensuite les affaires du Mont-Ordal (10 septembre) où fut blessé le capitaine **MESSAGEOT** ; de Badalone (19 septembre) ; la défense de la redoute de Moncado où furent blessés les lieutenants **DAVID** et **POTHIER**, et où se distingua le lieutenant de grenadiers **GENIBEAUX**.
Le 19 octobre, le général **DECAEN** succéda au maréchal **MACDONALD** comme commandant en chef de l'armée de Catalogne.
Le 18 novembre eut lieu un engagement près de San-Boy et, trois jours après, l'affaire un peu plus importante de Mataro. Le colonel **ROUSSILLE** fut blessé à la tête du régiment. Le chef de bataillon **HURET**, les capitaines de voltigeurs **LUZU** et **GALLET**, les capitaines **GOFFARD** et **DUGUE**, les lieutenants **LEGRAND** et **GRINEWALD** y montrèrent de la bravoure.
Le 2 décembre, le général **Maurice-MATHIEU** réunit toutes les troupes disponibles pour aller au-devant du général **DECAEN** venant de Figuières escorté par la division **LAMARQUE** et ne pouvant cependant arriver à entrer dans la ville, siège de son difficile commandement.
On partit à neuf heures du soir, et l'on accéléra la marche de façon à pouvoir tomber sur les derrières de l'ennemi au moment où il attaquerait la colonne de Figuières. Après une marche de quatorze lieues coupée seulement par un repos de deux heures à Granollers, l'on arriva le 3 au matin au défilé de Trenta-Passo dont les hauteurs dominantes étaient occupées par la division ennemie de **SARSFIELD**.
L'avant-garde, formée en trois colonnes, attaqua aussitôt l'ennemi ; le 5e régiment d'infanterie soutenu par quelques partisans et deux compagnies d'élite d'infanterie légère, chargea l'ennemi à la baïonnette, le chassa d'un amphithéâtre de positions très escarpées, le culbuta sur tous les points et lui tua ou blessa environ 600 hommes. Pendant ce temps, la division **LAMARQUE** attaquait l'autre côté du défilé et bientôt les deux colonnes se réunissaient au cri de : *Vive l'Empereur* !
« Toutes les troupes et les officiers ont fait leur devoir, disait le général Maurice-Mathieu dans un rapport au gouverneur sur cette affaire, leur marche comme V. E. a pu s'en convaincre, a été longue et pénible ; mais ils ont oublié leurs souffrances dès qu'il s'est agi de combattre. »

Les capitaines de voltigeurs **PAISSE** et **LUZU**, le premier blessé dans cette journée, le capitaine adjudant-major **TARDIVEAU** également atteint, et qui avait chargé l'ennemi à la tête de son

1 La plupart des citations concernant les officiers dans les affaires qui vont suivre sont empruntées à un état de proposition fourni au commencement de 1812 par le colonel Roussille au général Beurmann, commandant la brigade dont faisait partie le régiment.

bataillon, le chirurgien aide-major **ABBADIE** qui était venu panser les blessés sous le feu, les capitaines **DUGUE** et **GOFFARD**, le lieutenant **LEGRAND** arrivé le premier à tous les assauts, son collègue **GRINEWALD** et le sous-lieutenant **BIZOUART** avaient donné dans cette journée l'exemple de la plus grande valeur.

Nous ne voulons pas terminer ce récit des événements accomplis en 1811 sans signaler que le lieutenant **MOUILLON**, un vieux combattant d'Italie, s'était distingué à la tête de l'artillerie régimentaire, restée devant Figuières pour être employée au siège de cette place tombée aux mains des Espagnols.

Le début de l'année 1812 voit l'arrivée en Catalogne du 4e bataillon du régiment ; nous l'avons laissé à Grenoble le 1er avril 1810 ; il s'y trouve encore le 1er janvier 1811, mais le 1er juillet de cette dernière année, il est à Toulon, le 1er octobre à Marseille, le 1er janvier 1812 à Perpignan après une marche accomplie avec beaucoup d'ordre, et où, chose rare à cette époque, il n'avait pas compté un seul déserteur[1] ; enfin le 9 janvier il est à Girone et va compter pour un temps assez court à l'armée de Catalogne, sans toutefois prendre part aux opérations des trois premiers bataillons.
Ceux-ci assistaient, le 24 janvier 1812, au combat d'Alta-Fulla, qui eut lieu dans les conditions suivantes :
Le général **Maurice MATHIEU,** renforcé le 21 janvier au soir de la division **LAMARQUE**, se sentit en état de rétablir les communications de Barcelone avec Tarragone. Il partit dans la nuit du 21 au 22, avec 3.000 hommes, formant, aux ordres du général **DEVAUX**, une brigade où comptait le 5e et s'empara des hauteurs qui dominent les gorges voisines du Col d'Ordal ; le 22 à cinq heures du soir, on parvint à Villafranca, en dissimulant le plus possible ses forces, de manière à donner à l'ennemi la tentation de nous attaquer.
Le 23, après avoir simulé un mouvement sur Saint-Saturni, on partit à dix heures du matin pour Vendrell que l'on quitta à onze heures du soir ; après avoir forcé quelques avant-postes qui se trouvaient en avant de Torre-d'Embarra, on arriva le 24, avant le jour, sur les hauteurs d'Alta-fFlla, d'où l'on reconnut, à la lueur des feux, la ligne et la position des ennemis. Ils étaient portés sur les hauteurs qui dominent la rive droite de la Gaya, la droite appuyée à la mer, la gauche occupant le mamelon au dessus de Sarran. Les troupes furent formées en quatre colonnes ; celle où entraient le 5e de ligne et le régiment de Nassau enleva avec la plus vive ardeur les hauteurs de Tamarit, couronnées par la droite ennemie.
Les Espagnols, enfoncés sur tous les points, cherchèrent deux fois à se rallier ; mais ils furent constamment mis en fuite, leur déroute fut complète ; la moitié au moins de leurs troupes jeta ses armes et chacun s'en fut pour son compte. Les montagnes et les ravins profonds facilitèrent la fuite de ces débris.
L'ennemi fut poursuivi jusqu'à la nuit dans toutes les directions. 2.000 hommes, pris, tués ou blessés et toute l'artillerie ennemie enlevée étaient les trophées de cette brillante journée dans laquelle toutes les troupes avaient rivalisé d'ardeur et de courage. Nos pertes étaient peu considérables. Les capitaines **MESSAGEOT** et **JACQUEMIN** qui, ce jour-là commandaient chacun un bataillon, le

1 A la date du 26 décembre 1811, le commandant Folard rendait compte dans les termes suivants de l'esprit et de l'instruction de son bataillon :
« Le bataillon est composé de conscrits de 1811, venus les deux tiers du département de l'Ourthe et un tiers du département du Rhône ; les Liégeois sont naturellement soumis, les Lyonnais le sont facilement devenus. Les uns et les autres, façonnés à la vie militaire, feront de bons soldats; ils sont pleins de bonne volonté et ne sont point mécontents d'aller en Espagne : je crois que le gouvernement peut avec sûreté se servir d'eux partout où il jugera à propos de le faire; la meilleure preuve que je puisse fournir de ce que j'avance est que ce bataillon n'a eu jusqu'à ce jour aucun déserteur. L'instruction du bataillon est bonne d; il peut exécuter d'une manière satisfaisante tout ce qui fait partie de l'école de bataillon. »

capitaine de voltigeurs **LUZU**, les capitaines **DUGUE** et **GOFFARD**, les lieutenants **LEGRAND** et **GRINEWALD**, le sous-lieutenant **BIZOUARD**, tous noms qui nous sont déjà familiers depuis Mataro et Trenta-Passo, s'étaient distingués dans la journée d'Alta-Fulla.
Quelques jours après, le 5e, rentré à Barcelone, recevait l'ordre de quitter cette place, pour aller, au lieu du 102e de ligne, compter à la brigade **BEURMANN** qui occupait la Haute-Catalogne. Ce mouvement était effectué le 29 janvier.
Le 15 février, l'Empereur donnait l'ordre que le 4e bataillon du 5e de ligne fût dirigé sur Barcelone où il croyait que se trouvaient encore les trois premiers bataillons ; ceux-ci devaient recevoir tous les hommes valides, et les cadres du 4e bataillon devaient ensuite rejoindre le dépôt. Ces ordres qui n'exigèrent naturellement aucun mouvement sur Barcelone furent exécutés le 11 mars, et les cadres désignés se mirent en route vers Grenoble où les attendaient de nouveaux soldats et une meilleure destinée que de guerroyer en Catalogne.
Le mois de mars se passa en marches et contre-marches de peu d'importance ; mais, dans les premiers jours d'avril, se livrèrent quelques combats assez sérieux.
Le général **DECAEN** était parti le 6 avril pour se mettre à la tête du petit corps d'armée stationné à Bezallu, et commencer des opérations actives. L'on annonçait que l'ennemi avait concentré ses forces à Olot et à Ripoll ; des rapports sans doute exagérés évaluaient ses forces à environ 11.000 hommes d'infanterie, 1.200 cavaliers et quelques canons. **MILANS, MANSO, ROVIRA** et le baron **d'EROLES** étaient les principaux chefs de ces bandes peu disciplinées, mais parfois assez vaillantes au combat.
Le 7 le général en chef arriva à Bezallu, la journée du 8 fut employée en reconnaissances ; le lendemain se livra le combat de Castelfollit. Deux à trois mille insurgés placés en arrière de cette localité ne se distinguèrent que par la rapidité de leur fuite. Deux bataillons du régiment, qui purent seuls approcher l'ennemi, comptèrent 4 hommes tués et une dizaine de blessés.
Le 16 eut lieu l'affaire plus importante d'Olot. L'on savait depuis quelques jours que l'ennemi, fort d'environ trois mille hommes, se rassemblait à Ridoura et à Saint-Privat et toutes les mesures avaient été prises en prévision d'une attaque.
Le jour même du combat, la diane fut battue à trois heures du matin. Le général **BEURMANN** se rendit sur le Mont-Olivet avec le 2e bataillon du 5e de ligne et les miquelets de Sainte-Colombe, ayant le projet de partir de là, à la pointe du jour, pour pousser une reconnaissance dans les montagnes qui se trouvent entre la route de Ripoll et celle de Vich.
Le 3e bataillon du 5e faisait partie de la réserve maintenue dans la ville même d'Olot aux ordres du colonel **ROUSSILLE**.
Au point du jour, une forte colonne ennemie, venant de Ridoura et composée de bandes de **MILANS** et de **ROVIRA** s'avança, entre les routes de Vich et de Ripoll, un autre détachement était à cheval sur la route de Vich ; enfin la bande de **FABREGA** s'éparpilla sur les hauteurs en amphithéâtre, qui s'étendent de Bastet à la route de Bagnollers. Le tout formait à peu près 4000 hommes d'infanterie et 40 à 50 chevaux sous les ordres supérieurs de **MILANS**, s'avançant avec beaucoup d'assurance et ayant fait le serment, non de vaincre ou de mourir, mais de venir déjeuner le jour même à Olot.
Ils avaient compté sans le général **BEURMANN** qui, d'après les directions prises de part et d'autre, devait se heurter à leur première colonne ; ils l'abordèrent avec impétuosité, mais le 2e bataillon du 5e les reçut comme des gens que l'on attend et à qui l'on a fait faire volte-face plus d'une fois. L'acharnement fut grand de part et d'autre ; les Espagnols furent enfin forcés de céder, nous abandonnèrent leurs positions, et en prirent une très forte plus loin ; le général **DECAEN** envoya aussitôt deux fortes compagnies du 5e au général **BEURMANN** pour occuper son ancien emplacement et lui donner la facilité de poursuivre ses premiers succès ; c'est ce qu'il fit, en même temps que nous repoussions une attaque des ennemis sur la ville.

Le général **BEURMANN** résolut de porter un coup décisif aux ennemis en s'emparant de la forte position qu'occupaient les troupes de **MILANS** et de **ROVIRA**. Il se mit à la tête des trois compagnies du 2e bataillon du 5e flanquées par les miquelets de Sainte-Colombe et appuyées par le reste du bataillon ; il se précipita sur l'ennemi, lui tua et lui blessa beaucoup de monde, s'empara de sa position et le fit poursuivre par le chef de bataillon **FOLARD**, commandant notre 2e bataillon, qui s'acquitta fort bien de sa mission. A tel point, que non seulement les troupes qui lui étaient opposées, mais les autres fractions ennemies, craignant de voir leur retraite coupée, prirent la fuite avec précipitation ; l'affaire prit fin aux environs d'Olot vers dix heures et demie du matin, mais les troupes envoyées à la poursuite ne rentrèrent que dans la nuit.
L'ennemi avait perdu environ 250 hommes tués ou blessés ; de notre côté, nous comptions 6 morts et 80 blessés dont deux officiers du régiment, le capitaine de voltigeurs **PERROTIN** et le lieutenant de grenadiers **GENIBAUX**.
Ces deux officiers, « *le 2e bataillon du 5e et son excellent chef le commandant* Folard[1], *qui avaient fait des merveilles* »[2], les capitaines **JACQUEMIN** et **CARRE**, les lieutenants **MONDEN** et **GRINEWALD** étaient cités comme s'étant particulièrement distingués dans le combat.

Le 24 avril, l'armée de Catalogne passait sous les ordres supérieurs du général **SUCHET**, commandant en chef l'armée d'Aragon ; mais cette modification, toute de forme, ne touchait en rien aux attributions du général **DECAEN**, ni à la situation de ses troupes.
La fin du mois d'avril, les mois entiers de mai, juin, juillet et le commencement d'août 1812 se passèrent sans événements importants ; le 5e comptant à la division de Haute-Catalogne, aux ordres du général **LAMARQUE**, avait pendant ce temps son 1er bataillon à la brigade du colonel **PETIT** et ses 2e et 3e bataillons à la brigade de réserve **EXPERT de la TOUR,** se portant successivement sur tous les points menacés.
La fin d'août et le mois de septembre allaient être signalés par quelques engagements. Le 24 août, le général **EXPERT** marchant de la Tordera sur Mataro avec le 5e de ligne et un escadron du 29e chasseurs rencontrait l'ennemi sur les hauteurs d'Arens del Mont ; celui-ci prit la fuite aussitôt, mais notre avant-garde s'empara de 30 chevaux.
Le 30, toutes les bandes aux ordres de **ROVIRA** attaquèrent Olot. Le 1er bataillon du 5e de ligne les repoussa et leur tua 2 officiers et 10 hommes et en blessa un plus grand nombre. Le bataillon perdit 4 hommes.
Le 1er septembre, le général **EXPERT**, dont la brigade composée du 5e de ligne et du 23e léger était cantonnée à San-Boy sur le Llobregat, fit une expédition sur Valirana, chassa l'ennemi de toutes ses positions et le mit en fuite.
Le 18, la même brigade, faisant mouvement d'Arens del Mont sur Mataro, fut attaquée sur les hauteurs de Saint-Vincent par une bande d'insurgés que commandait le général **MILANS**. L'ennemi fut aussitôt culbuté, poursuivi jusqu'à la nuit au delà des montagnes, et perdit 300 hommes. De notre côté nous eûmes parmi nos blessés le lieutenant **HELIE de TREPREL** et le sous-lieutenant **BIZOUARD**.
Deux mois se passèrent ensuite sans événement important, mais le 2 novembre fut livré le combat assez sérieux de Lagarriga.
Depuis quelque temps déjà, le général **LASCY** réunissait et organisait une grande partie de l'armée insurgée à Vich, il avait annoncé dans toute la Catalogne que les Français ne pourraient plus

1 Folard (Simon-Victor), né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche). Entré au service en 1793. Venu au 5e comme chef de bataillon le 14 août 1810. Promu au grade supérieur le 9 mai 1813. Campagnes de Saint-Domingue, de Prusse (1809). Blessé à Lubeck et à Essling. Cité au combat de Lubeck (rapport du maréchal Soult). Chevalier de la Légion d'honneur le 14 mai 1807.
2 Expressions du général Decaen dans son rapport.

pénétrer dans cette capitale de l'insurrection et que s'ils marchaient vers les défilés avoisinants, il était déterminé à les combattre et sûr de les vaincre. Le général **DECAEN** résolut de profiter de ces dispositions pour rencontrer l'ennemi dans le centre de la Catalogne, là précisément où il lui était le plus facile de réunir tous ses moyens pour le combattre.
Le 24 octobre la brigade de réserve **EXPERT** fut réunie à Saint-André, le 30 elle était à Granollers.
Le 2 novembre, à sept heures du matin, elle se détacha du gros des troupes pour les flanquer, en passant par Lamella et le village nommé EI-Sarrat ; de là, on aperçut en position la plus grande partie des forces ennemies commandées par le général **LASCY**, le baron **d'EROLES** et **MANSO**, et retranchées dans cinq positions successives formant trois lignes ; ces positions semblaient inexpugnables et l'ennemi avait sur nous une grande supériorité numérique : l'attaque n'en fut pas moins résolue.
Il s'agissait d'enlever les deux premières positions qui constituaient la première ligne, la brigade fut formée en trois colonnes la première composée du 23e léger attaqua sur le flanc gauche ; la deuxième fut formée par le 1er bataillon du 5e de ligne aux ordres du commandant **FOLARD** qui fut chargé d'attaquer l'ennemi par son flanc droit, autant que le terrain le lui permettrait (l'ennemi avait, à son extrême droite, un rocher à pic ayant plus de 300 pieds de haut).
Le 2e bataillon du régiment formait la troisième colonne chargée d'attaquer de front (mouvement d'autant plus opportun et plus facile que l'ennemi avait dirigé son attention et son feu sur ses deux ailes). L'arrivée de la troisième colonne encouragea infiniment les deux premières qui enlevèrent les positions sans hésiter, malgré la vigoureuse résistance qu'elles rencontrèrent ; on se battit avec acharnement de part et d'autre. L'ennemi laissa les deux redoutes couvertes de morts et de blessés sans avoir le temps de faire sauter l'épaulement qu'il avait miné.
Le général **LASCY** qui était en position avec sa réserve devant l'ermitage de Puy-Gratieuse, voyant ses deux premières positions enlevées, ses troupes fuyant à toutes jambes pour gagner les autres, fit marcher 7 à 800 grenadiers ou voltigeurs pour les défendre. Mais le général **EXPERT**, s'étant avisé de ce mouvement, fit avancer à son tour deux petites pièces de montagne et le 3e bataillon du 5e formant sa réserve ; il les plaça en avant des deux premières redoutes prises, d'où elles firent un feu de file à demi-portée de balle sur les réserves ennemies ; celles-ci, qui arrivaient en hurlant et à une assez bonne allure, firent alors demi-tour ; ce que voyant le général **LASCY**, il renonça à défendre la cinquième position qu'il s'était réservée comme réduit. La brigade **EXPERT** manquant de cartouches ne put pousser très loin la poursuite.
L'ennemi avait perdu dans cette affaire, qui avait duré deux heures, plus de 450 hommes ; notre perte était moins considérable ; le 5e comptait cependant parmi ses morts le lieutenant **RAGON** et 17 hommes ; parmi ses blessés, les capitaines **PERROTIN, GERONIMI** et **GALLIEN**, le sous-lieutenant **MUGNIER** qui avait perdu le bras droit dans cette affaire, et 17 sous-officiers et soldats.
Le général de brigade, qui n'avait eu dans la journée qu'à se louer de la conduite des troupes sous ses ordres et en particulier du 5e de ligne, demandait à la suite de son rapport le grade d'officier de la Légion d'honneur pour le chef de bataillon **FOLARD** ; le grade de chef de bataillon pour le capitaine **GALLIEN** ; la croix de la Légion d'honneur pour les capitaines **GERONIMI** et **PERROTIN** et le sous-lieutenant **MUGNIER** ; le grade de chirurgien-major pour M. **BREL** aide-major au régiment, en récompense des bons services qu'il avait rendus dans la journée, en pansant les blessés sur le champ de bataille.
D'autres propositions faites quinze jours après le combat nous permettent cette fois de ne pas citer seulement des noms d'officiers, mais encore ceux de trois des braves soldats qui avaient contribué à leur gloire ; c'étaient, au 1er bataillon, le caporal **PRAT (Edme-Louis)** ; au 2e le sergent **EVRARD** (**Claude**) ; au 3e le grenadier **MONNECAUT (Louis)**. On demandait pour eux la croix de la Légion d'honneur.

Le général en chef félicitait peu après ses troupes dans un ordre du jour, dont nous citons les principaux passages :

« S. E. le général en chef témoigne sa satisfaction à la division Lamarque et à la brigade Expert pour leur belle conduite dans les combats qui ont été livrés aux forces ennemies les 2 et 3 de ce mois. Tous les officiers et toutes les troupes ont rivalisé de courage et d'ardeur.
« Le 23e et 32e légers, le 5e de ligne... ayant eu par les circonstances plus d'obstacles à vaincre ont fait preuve du plus grand dévouement.
« L'ennemi s'était flatté qu'il nous serait impossible de forcer sa position et de pénétrer jusqu'à Vich ; les montagnes les plus escarpées, des postes retranchés et minés, rien n'a pu ralentir l'ardeur des troupes de l'armée de Catalogne. Toutes les difficultés ont été surmontées et l'ennemi a été chassé des passages difficiles qu'il a voulu nous fermer ; nous sommes aujourd'hui à Vich, capitale de l'insurrection, le quartier-général du chef des insurgés.... »
Peu après le combat de Lagarriga, la brigade **EXPERT** rentrait dans Barcelone ; au 15 décembre, d'ailleurs, le 5e de ligne ne comptait plus à son ancienne brigade, mais bien à la division du général **Maurice-MATHIEU,** gouverneur de Barcelone.
Nous n'essayerons pas d'entrer dans le détail, qui serait fastidieux, des mille sorties entreprises par cette garnison, obligée à un déploiement de forces considérable chaque fois qu'elle allait ravitailler Tarragone ou chercher à se ravitailler elle-même vers Girone et la France ; ce n'est qu'une longue suite de marches et de contre-marches, aboutissant à des engagements sans importance. Mentionnons simplement les faits les plus saillants survenus dans cette année 1813, où nous a amenés le cours de notre récit.

Le 24 mars, les cadres du 3e bataillon, le commandant **FOLARD** et huit autres officiers quittèrent la Catalogne pour aller rejoindre, les premiers le dépôt du corps, les autres les destinations nouvelles qui leur étaient affectées. Tous devaient être appelés sous peu à défendre dans les rangs de la Grande Armée la grandeur, puis l'indépendance de la patrie ; nous suivrons bientôt, sur ces champs de bataille éloignés de la Catalogne, ces fractions détachées de notre régiment ; restons pour le moment avec nos deux premiers bataillons, destinés, à leur grand regret, à continuer dans une ingrate contrée une lutte non sans périls mais presque sans gloire.
Il nous faut pousser jusqu'au 17 mai 1813 pour trouver une affaire qui ait mérité l'honneur d'un nom : celui de combat de La Bisbal.
Le 16 le général **Maurice-MATHIEU** s'était rendu avec toutes ses forces sous les murs de Tarragone pour y faire les distributions nécessaires, il marcha ensuite sur Brafin où le général espagnol **COPONS** avait réuni une partie de ses forces. On trouva Brafin évacué par les ennemis qui avaient été prendre position au col de Sainte-Christine.
Le 17, vers deux heures du matin, les troupes passèrent la Gaya, laissant Pingtimos sur la droite et prenant le chemin de la Rocca de Liura. Les Espagnols occupaient la forte position de la Tour d'Aguas pour fermer le chemin aux troupes qui retournaient à Barcelone. On marcha à l'ennemi, qui se voyant attaqué au centre et manœuvré sur sa droite (c'est l'expression peut-être un peu trop elliptique du rapport officiel), évacua la position de la Tour d'Aguas qui fut occupée sur-le-champ par nos troupes. Ce succès nous rendit maîtres des positions d'Arbos et de Vendrell. On poursuivit les insurgés jusqu'au village de La Bisbal qu'ils occupaient ; ils furent forcés de l'abandonner, ils y revinrent à plusieurs reprises, mais en furent toujours chassés ; le général **Maurice-MATHIEU** réunit alors ses troupes, occupa ensuite Arbos et revint enfin par le chemin habituel de Villafranca et du col d'Ordal à Barcelone où l'on fut le lendemain.
Nous avions eu dans cette journée de La Bisbal un officier blessé, le sous-lieutenant **FRANCOT**.

Pendant une partie des mois de juin et juillet 1813, le 5e quitta Barcelone pour faire partie de la brigade aux ordres du colonel **PETIT** opérant en Haute-Catalogne. Cette unité n'effectua que quelques courses sans intérêt.
Le 31 juillet, le régiment comptait de nouveau à la garnison de Barcelone.
Le 14 août, l'armée de Catalogne était réunie à l'armée d'Aragon et passait sous le commandement, non plus nominal, mais effectif de l'illustre maréchal **SUCHET duc d'ALBUFERA.**
SUCHET nous apprend lui-même dans ses mémoires « qu'en prenant le commandement des braves troupes que lui remettait le général **DECAEN**, il leur témoigna sa satisfaction et l'estime que méritaient les faits d'armes qui avaient honoré leur courage. »
« L'armée de Catalogne, dit-il ailleurs, se composait d'un fond de vieux régiments éprouvés cent fois dans les combats et depuis plusieurs années aguerris contre les Catalans, les plus vigoureux soldats de l'insurrection espagnole. »

Malheureusement, le nouveau général en chef de l'armée d'Aragon et de Catalogne n'allait pas pouvoir conduire à la victoire les troupes qu'il jugeait d'une manière si flatteuse ; l'armée qu'il commandait était sans cesse affaiblie par des détachements qu'on lui demandait pour aller renforcer les troupes qui résistaient à l'invasion.
Déjà, un peu avant sa prise de commandement, 8.000 conscrits ayant été destinés à l'armée de Catalogne, chaque régiment avait dû envoyer 120 hommes formant le cadre d'un 6e bataillon pour les recevoir, les armer, les habiller et les organiser en division de réserve. Le détachement du 5e avait été dirigé sur Nîmes aux ordres du chef de bataillon **LEFEBVRE** (16 juin).
Dans ces conditions l'armée ne pouvait que battre en retraite le plus lentement possible ; le 1er février, elle se retirait sur Girone ; le 8 mars elle était ramenée sous Figuières ; le 5 avril les deux bataillons du 5e, forts encore de 1.701 hommes, et comptant à la division **LAMARQUE**, étaient encore en territoire espagnol à Villafan ; enfin le 1er avril ces troupes tant de fois victorieuses repassaient les Pyrénées, se dirigeant sur Narbonne où elles devaient apprendre la nouvelle de l'abdication de l'Empereur.
Peu après, le 5e régiment d'infanterie recevait l'ordre de se diriger sur Grenoble, dépôt du corps, et y prenait, en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814, la dénomination nouvelle de 5e régiment d'infanterie (Angoulême).
Les trois années que nous venons de parcourir ont été, pour le 5e et surtout pour ses deux premiers bataillons, une suite ininterrompue de luttes sanglantes, de victoires sans cesse renouvelées mais toujours stériles ; autant de noms obscurs que l'histoire n'a point voulu retenir, mais dont les héritiers du 5e de ligne de nos grandes guerres doivent garder précieusement le souvenir. Leurs ancêtres ont en effet montré là comme partout de remarquables qualités, la discipline, la vaillance, l'esprit de sacrifice.
Pourquoi faut-il que le sang, si souvent et si généreusement répandu, ait coulé sur cette ingrate terre de la Catalogne ; et que l'armée, dont le maréchal **SUCHET**, bon juge en matière de vaillance, prisait si haut les services, n'ait pu tout entière, au lieu des bataillons improvisés qui la remplacèrent dignement, mais incomplètement, apporter, à la Grande Armée, au soir de la première journée de Leipzig, un appoint peut-être décisif qui eût transformé la défaite en victoire et sauvé la Patrie !

_____

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

CHAPITRE XIV

———

LE 5e régiment D'INFANTERIE (BATAILLONS DÉTACHÉS) A LA GRANDE ARMÉE

(1812-1814)

———

I. - Campagne de 1813 (3e et 4e bataillons).
Lutzen ; Bautzen ; Dresde ; Leipzig ; Hanau (1813)
II. - Campagne de France (1814) (3e bataillon).
Mormant ; Nangis ; Montereau (1814).
III. - Campagne de France (1814) (4e et 6e bataillons).
Combat de Saint-Julien (Léman) (1814).

———

I. - Campagne de 1813 (3e et 4e Bataillons).

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, c'est le 11 mars 1812 que le 4e bataillon du 5e ligne, ou du moins son cadre, composé des officiers, des sous-officiers, des caporaux et de quelques vieux soldats, quitta la Catalogne pour se rendre à Grenoble, dépôt du régiment, où des conscrits furent immédiatement incorporés dans ses rangs.
Le 1er octobre de la même année, il était sous les ordres du commandant **MAROT**, et formait, avec deux bataillons de même numéro des 11e et 79e de ligne, la 13e demi-brigade provisoire commandée par le major **TRIPP**, 2e brigade (général Schobert), de la 31e division (général Lagrange) du XIe corps (général Grenier) de la Grande Armée.

C'est dans les rangs de ces unités que notre 4e bataillon fut d'abord poussé jusqu'aux extrémités de l'Allemagne (il était à Stettin le 15 janvier 1813), puis fut entraîné dans la retraite de la Grande Armée, jusqu'aux jours où celle-ci retrouva, sous les ordres de l'Empereur, le secret de l'offensive et de la victoire.
Le 2 mai 1813, fut livrée la bataille de Lutzen.
Le XIe corps, maintenant commandé par le maréchal **MACDONALD** duc **de Tarente**, enleva le village de Rapitz, puis ceux de Kitzen et d'Eisdorf. Après les IIIe et VIe corps, ce fut lui qui fut le plus sérieusement engagé, à en juger du moins par ses pertes qui furent d'environ 2.000 hommes. Les pertes particulières du 4e bataillon du 5e étaient les suivantes :

Tués sur le champ de bataille : le lieutenant **FAVETIER** et 15 sous-officiers et soldats. Blessés et morts plus tard des suites de leurs blessures, 7 hommes. Blessés moins grièvement : le capitaine **TISSOT**, le lieutenant adjudant-major **LEGRAND** et 86 hommes.

Le 5e prit ensuite part à la poursuite des coalisés et, quelques jours plus tard, aux deux glorieuses journées de Bautzen (20 et 21 mai).

Quoique, d'une façon générale, les pertes du XIe corps aient été plus considérables dans la première de ces deux journées que dans la seconde, la proportion inverse semble exister dans les pertes de notre bataillon qui n'a aucune perte enregistrée pour le 20, mais est compté comme ayant le 21 : les capitaines **TOUCHARD** et **TARDIVEAU**, 6 hommes tués sur le champ de bataille, et 54 blessés.
La marche en avant de nos troupes conduisit le 8 juin, jour de l'armistice de Pleiswitz, le XIe corps à Lowenberg, dont le cercle lui fut assigné comme cantonnement, pendant la suspension des hostilités.
A leur reprise, le 4e bataillon du 5e participa à la marche offensive en Silésie de nos troupes commandées par l'Empereur puis, quand celui-ci fut parti pour livrer la bataille de Dresde et eut laissé devant **BLUCHER** le maréchal **MACDONALD**, à la funeste bataille de la Katzbach (26 août).
Heureusement, la veille au soir, la division **LEDRU**, où comptait maintenant notre 4e bataillon, avait été désignée pour remonter la rive gauche du Bober et surprendre Hirschberg, point situé sur cette rivière, mais dans les montagnes. Cet ordre devait être exécuté le 26 au matin. Malgré une pluie d'orage qui avait duré la nuit entière et fait déborder toutes les rivières, la division se mit en marche à l'heure prescrite. La diversion inutile qu'elle fit sur Hirschberg lui épargna du moins le désastre dans lequel fut enveloppée une partie du XIe corps, et comme elle avait le Bober entre elle et l'ennemi, elle put sans peine rejoindre l'armée en retraite.
Une alternance régulière de retours offensifs, renouvelés chaque fois que l'Empereur venait renforcer et commander lui-même ses troupes en Silésie, et de marches rétrogrades nécessitées par la hardiesse de l'ennemi en son absence, devaient amener le XIe corps à occuper dans les premiers jours d'octobre les environs de Dresde, face à la Silésie.
A la même époque, une suite d'événements, sur lesquels il nous faudra revenir, avait conduit également notre 3e bataillon comptant au XIe corps, à proximité de la capitale de la Saxe.
Ce rapprochement permit d'effectuer pour le 5e de ligne la réunion en un même corps et sous le même chef des deux bataillons qui servaient séparément à la Grande Armée. Cette réunion avait été depuis quelque temps déjà ordonnée en principe, par l'Empereur, pour tous les régiments dont plusieurs bataillons se trouvaient dans ces conditions.
Qu'était devenu, cependant, notre 3e bataillon depuis le 1er avril 1813, date à laquelle nous l'avons abandonné, jusqu'au moment où nous le retrouvons, c'est-à-dire à la fin septembre de la même année ? Exposons-le brièvement.
Le 3e bataillon, aussitôt après son départ de Catalogne, où il avait versé ses hommes dans les deux premiers bataillons, n'emmenant que son cadre, semble s'être rendu directement, sans même passer par son dépôt, à Mayence où il devait se reformer avec des conscrits de 1813, appelés d'avance et « destinés à recevoir comme première instruction militaire les sanglantes leçons du champ de bataille. »
Notre bataillon, arrivé le 3 juillet sur le Rhin, dut faire partie d'abord de la 44e division appartenant au corps d'observation de Mayence.
Mais peu après, il compta à la 45e division (général Razout) du même corps d'armée. Il composait, avec les 3e bataillons des 11e et 60e de ligne, la 26e demi-brigade provisoire.
Parti le 5 juillet de Mayence, il s'achemina par Hocheim, Francfort, Séligenstadt, Wurtzbourg, Bamberg, Cronach, Auma, Géra, Altenburg, Rochlitz, Nossen et Dresde, sur Gieshubel en avant de cette dernière ville.
Il y parvint le 17 août, jour même de la reprise des hostilités. Il était alors aux ordres du commandant **COPIN** et comptait à la 26e demi-brigade provisoire (brigade Emond d'Esclevin), (45e division, Razout), du XIVe corps, commandé par le maréchal **GOUVION SAINT-CYR.**
Peu après, notre 3e bataillon allait prendre part aux deux batailles de Dresde (26 et 27 août 1813).

Dans la première de ces journées, la 45e division était chargée de défendre la partie de l'enceinte allant de la barrière de Dippoldiswalde au faubourg de Friédrichstadt.
Ce ne fut pas le point sur lequel porta l'attaque principale des coalisés, et d'ailleurs nos troupes combattaient presque constamment à couvert, Les pertes de cette journée se bornèrent donc pour le bataillon à 2 hommes tués et 8 blessés. En outre, le lieutenant **MATHELIER** était atteint par le feu.
La journée du lendemain 27 fut pour nous encore moins meurtrière, et le bataillon ne semble avoir pris à la seconde bataille de Dresde, d'autre part que sa présence.
Le 3e bataillon eut de nouveau affaire à l'ennemi dans la journée du 8 septembre, dite combat de Dohna.
Dans cette affaire où le XIVe corps repoussa vers les hauteurs d'où elles menaçaient de nous accabler, les masses aux ordres de **WITGENSTEIN** et de **KLEIST**, nous perdîmes 4 morts, un blessé mortellement ; le capitaine **THILL**, le lieutenant **DELECHAUD** et 40 hommes furent blessés moins grièvement.
Quelques jours plus tard lorsque l'on fut forcé à la retraite, il se livra près de Peterswalde, le 12 septembre, un combat qui ne nous coûta guère qu'un homme blessé.
C'est vers cette époque, avons-nous dit, que l'on profita de la proximité où se trouvaient les XIe et XIVe corps pour réunir les deux bataillons du 5e qui combattaient à la Grande Armée. Dans une situation à la date du 20 septembre, nous les voyons figurer tous deux, à la 1re brigade de la division **LEDRU** (31e de l'armée et 1re du XIe corps).

Nous avons laissé celui-ci dans les premiers jours d'octobre en avant de Dresde sur la route de Silésie. Il semble qu'il ait eu à livrer un combat de détail le 5 octobre, entre Dresde et Bautzen.
Car nous avons relevé sur les matricules du 5e les noms d'un homme tué et de 4 hommes blessés à cette date. De plus le chef de bataillon **COPIN**[1], commandant le 3e bataillon, porte également dans ses états de service la mention d'une blessure reçue le 5 octobre à Bischofswerda.
Maintenant, quelques jours à peine nous séparent des graves et désastreux événements de Leipzig.
Dans la première des trois journées de cette gigantesque bataille, c'est-à-dire le 16 octobre, le XIe corps, dans les rangs duquel nos bataillons combattirent, fut d'abord dirigé sur Holzhausen, à gauche de Liebertwolkowitz, pour faire face aux Autrichiens de **KLENAU** ; il était destiné dans le courant de la journée à repousser cet adversaire le plus loin possible, puis à se rabattre sur le flanc droit de l'ennemi, déjà attaqué de front devant Liebertwolkowitz et Wachau.
Il réussit d'abord rejetant **KLENAU** et le forçant à lui céder une grande étendue de terrain, enleva Seyffertshayn avec les divisions **LEDRU** et **GERARD** et ne fut arrêté que par les positions de Gross-Possnau et du Bois de l'Université.
En résumé, vers trois heures, il avait rejeté sur Gross-Possnau la brigade prussienne **ZIETHEN**, les brigades autrichiennes **SPLENY** et **SCHOFFER** et la division autrichienne **MEYER**. Même la vieille redoute suédoise, qui l'avait longtemps arrêté à sa droite venait d'être emportée ; on sait quels événements survenus à la droite française empêchèrent l'Empereur de porter au centre et à gauche des forces suffisantes pour écraser l'ennemi, disposant d'ailleurs d'une supériorité numérique considérable.
Le XIe corps n'en avait pas moins vaillamment combattu dans cette première bataille, dite de Wachau.

1 Copin (Louis-Michel), né à Boissy-Maugis (Orne) en 1763. Soldat au 79e en 1788. Capitaine le 27 décembre 1806. Chef de bataillon le 14 juin 1813. Retraité le 9 juillet 1814. Blessé à Sacile, Bischoffswerda et Leipzig. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1813.

Dans les pertes constatées de cette journée, pertes certainement inférieures à la réalité[1], nous relevons les noms des sous-lieutenants **RENAULT** et **BROULARD** morts sur le champ de bataille, des chefs de bataillon **LEGRAND**[2] et **SABATIER**[3], des capitaines **LAFAYE** et **PINTREL**, des sous-lieutenants **DUMAY** et **BILLETTE**, de 17 hommes morts et de 41 blessés dont les noms figurent au tableau d'honneur du régiment ; mais on ne sait certainement pas la totalité de ceux des hommes qui ont, ce jour-là, versé leur sang pour la patrie.
Le lendemain 17 fut une journée de repos, d'un triste repos, entre la bataille de la veille et celle du lendemain. Dans la journée du 18, en effet, nous allons avoir à combattre avec 190.000 hommes contre 300.000.
L'armée et particulièrement le XIe corps devait tenir une position beaucoup plus rapprochée de Leipzig que celle de l'avant-veille, mais l'on ne se retirait pas sans joncher le sol de cadavres ennemis. A Zuckelshausen, à Holzhausen, où se trouvait le corps de **MACDONALD**, on tint tête à la division. prussienne de **ZIETHEN**, et aux Autrichiens de **KLENAU** et on leur tua beaucoup de monde avant de rétrograder sur Stotteritz, qui devint la nouvelle position du XIe corps, où les coalisés trouvèrent des lignes immobiles, imposantes et qu'ils avaient peu de chance de faire céder. Les attaques tentées de ce côté n'eurent en effet aucun résultat.
Le major **MAROT**[4] qui, après avoir commandé le 4e bataillon à Lutzen, réunissait sous son commandement à Leipzig le groupe des deux bataillons du 5e, était blessé le 18 et devait mourir le 23 des suites de ses blessures ; 12 hommes morts et 4 blessés (proportion inaccoutumée et inadmissible) furent inscrits plus tard sur les contrôles comme ayant été atteints dans la seconde bataille de Leipzig.
Le lendemain 19, le XIe corps dut défendre la partie sud de Leipzig pour protéger la retraite du gros de l'armée.
La troisième journée de Leipzig se borna, comme on le sait, à une lutte confuse et plus inégale encore que les jours précédents, puis à une retraite transformée en déroute par l'explosion imprévue et désastreuse du pont de Lindenau.
Parmi les pertes constatées de la journée, nous relevons les noms du capitaine **DELECHAUD**, blessé et mort plus tard des suites de ses blessures, du chef de bataillon **COPIN** et du sous-lieutenant **HARDY**, blessés moins grièvement, enfin de 8 hommes tués et de 12 blessés.
En réalité presque tout l'effectif des 3e et 4e bataillons disparut dans cette fatale journée et ce ne furent que quelques débris sauvés par miracle qui suivirent la retraite de la Grande Armée sur Mayence.
Ces débris prirent part, le 22 octobre, à un combat d'arrière-garde livré sur l'Unsrutt, et le 30 du même mois à la victoire de Hanau, glorieuse mais insuffisante revanche de Leipzig.
Quand on fut enfin arrivé à Mayence (vers le 4 novembre environ), tous les hommes valides des deux bataillons furent versés dans les cadres du 3e, tandis que ceux du 4e se dirigeaient sur le dépôt, pour y être encore une fois remplis de conscrits. Nous reviendrons plus tard à ce dernier bataillon ;

1 Contrairement à tout ce que nous avons dit jusqu'ici, les matricules ne peuvent plus nous fournir une base certaine pour l'évaluation des pertes à la suite des trois journées de Leipzig, un grand nombre d'hommes ne reparurent plus et furent portés avec la mention : Supposé fait prisonnier en Saxe. Beaucoup de morts et les blessés qui succombèrent au manque de soins et au typhus furent mentionnés de la sorte.
2 Legrand (Vivant), né à la Maison-Dieu (Côte-d'Or), le 17 septembre 1774. Entré au service le 6 juillet 1792. Sous-lieutenant le 21 juillet 1806. Chef de bataillon le 21 septembre 1813. Blessé à Mantoue, Lutzen et Leipzig. Chevalier de la Légion d'honneur le 21 juillet 1813.
3 Sabatier (Charles), né à Paris en 1772. Entré au service en 1792. Chef de bataillon au 5e le 8 novembre 1813. En non-activité le 24 juillet 1814. Chevalier de la Légion d'honneur le 17 mai 1813.
4 Marot (Jean-Jacques), né en 1769. Entré au service en 1793. Sous-lieutenant le 29 brumaire an III. Chef de bataillon le 22 mars 1812. Major le 28 septembre 1813. Blessé mortellement à Leipzig. Cité en l'an VII à l'affaire de Trani (royaume de Naples). Chevalier de la Légion d'honneur le 22 mars 1812. Officier du même ordre le 21 mai 1813.

suivons pour le moment le 3e, qui continua à faire partie, dans les rangs du XIe corps, du faible rassemblement de troupes chargé, aux ordres du maréchal **MACDONALD** dont le quartier général était à Cologne, de défendre le Rhin inférieur.

II. - Campagne de France (1814) (3e bataillon). Mormant ; Nangis ; Montereau (1814).

La France était envahie. Les quelques débris qui figuraient nos armées se replièrent au fur et à mesure des progrès de l'ennemi. Cette retraite amena successivement le XIe corps de Cologne à Liège, puis à Mézières et enfin à Châlons. C'est là qu'allaient commencer, pour le 3e bataillon du 5e, les opérations de la campagne de France proprement dite.
A la suite des combats de Brienne et de la Rothière l'armée de Silésie aux ordres de **BLUCHER** poussa devant elle sans grand peine les forces presque insignifiantes qui gardaient la vallée de la Marne et qui durent se replier encore de Châlons sur Epernay, sur Château-Thierry et enfin sur Meaux.
Lorsque après avoir désorganisé l'armée de Silésie, l'Empereur tourna ses coups contre l'armée de Bohême aux ordres de **SCHWARZENBERG** il emmena avec lui de Meaux vers la vallée de l'Yères les troupes du XIe corps.
Celles-ci assistèrent donc au combat de Nangis (17 février 1814), puis prirent part à la poursuite de l'armée de Bohème, qu'elles suivirent par Bray, Nogent-sur-Seine, Troyes et la Ferté-sur-Aube. C'est dans cette dernière localité que la division **BRAYER** (3e du XIe corps) et précisément celle dont faisait partie notre 3e bataillon, livra à l'arrière-garde autrichienne un combat assez heureux.

Après le départ de l'Empereur, l'armée principale des coalisés reprit l'offensive, et nous fûmes obligés à notre tour d'effectuer une retraite qui ne se termina guère qu'à Provins.
Vers le milieu de mars, le XIe corps prit part à cette marche hardie qui, tandis que les ennemis s'avançaient sur notre capitale, amena le gros de nos forces sur Arcis-sur-Aube, Vitry-le-François et Saint-Dizier. On sait que la première et la dernière de ces deux localités furent témoins de deux combats glorieux, mais inutiles, auxquels participa le XIe corps.
Puis, quand on revint à marches forcées par Sens à Fontainebleau, le XIe corps d'armée fut cantonné à Chailly, au débouché de la forêt vers Paris ; on sait que l'Empereur nourrissait l'espoir de reprendre avec les troupes qu'il avait sous la main, la capitale tombée aux mains de l'ennemi.
La défection du VIe corps, et plus encore la force des choses empêchèrent la réalisation de ce projet, et la première abdication fut signée.
En vertu des conventions conclues alors avec les puissances alliées, les troupes du XIe corps durent être cantonnées dans le département d'Eure-et-Loir. C'est à Chartres que se trouvait notre 3e bataillon, quand il reçut l'ordre au commencement de juin 1814, de regagner son dépôt à Grenoble, emplacement désigné pour la reconstitution du régiment.
Par un hasard difficile à expliquer, il nous a été impossible de retrouver dans les matricules du corps le nom d'un officier ou d'un soldat tué ou blessé dans l'une quelconque des affaires dont nous venons de terminer la rapide énumération. Il faut attribuer cette omission au désordre qu'entraîne ordinairement la défaite. Remarquons en outre que le XIe corps eut la mauvaise fortune de ne prendre une part signalée à aucune des grandes batailles de cette campagne.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

Campagne de France (1814) (4e et 6e bataillons). Combat de Saint-Julien (Léman) (1814).

Il nous faut maintenant suivre sur un théâtre de guerre différent, mais malheureusement toujours sur notre territoire, puisque la France était envahie sur tous les points, les destinées de notre 4e bataillon.
Comme nous l'avons vu, ce qui restait des cadres du 4e bataillon du 5e s'était vers la fin de 1813, dirigé de Mayence pour Grenoble, où quelques conscrits, à peine instruits, mal équipés, mal armés, mais capables encore de faire quelque figure aux ordres des vieux officiers et des sous-officiers d'élite qui les commandaient, allaient prendre part à la défense de la Savoie et de la frontière des Alpes.
Au début de l'année 1814, le 4e bataillon encore en voie de formation, comptait dans les rangs de la division **MARCHAND** (4e de l'armée de Lyon) ; peu de temps après, il prenait part (le 19 février) au combat de la Croix-Rouge qui lui coûtait quelques blessés ; le 1er mars suivant, il s'engageait plus sérieusement au combat de Saint-Julien (Léman) où le capitaine **DUSSERRE** recevait de graves blessures auxquelles il ne devait pas survivre ; le sous-lieutenant **TOUBLANC** et une trentaine d'hommes furent atteints plus légèrement par le feu de l'ennemi.
Cependant, sur cette partie de la frontière comme sur toutes les autres, ces faibles débris étaient incapables de résister aux masses qui nous envahissaient. Le 4e bataillon du 5e qui avait reculé jusque dans le département de la Drôme, fut, en vertu des conventions signées avec les alliés, refoulé plus loin encore ; et c'est à Saint-Flour (Cantal) que le trouva l'ordre d'aller rejoindre son dépôt.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, un 6e bataillon du 5e de ligne, aux ordres du commandant **LEFEBVRE**, avait été formé, vers la fin de 1813, d'éléments analogues à ceux du bataillon dont nous venons de retracer la courte existence.
L'histoire du 6e bataillon est moins longue encore : tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il fit partie successivement de la réserve de Nîmes et de la réserve des Pyrénées, qu'il n'eut jamais affaire à l'ennemi et qu'il se trouvait à l'époque du décret de réorganisation à Narbonne où il avait rejoint les 1er et 2e bataillon du régiment.
Quant au 5e bataillon, qui continuait à former le dépôt du régiment, les événements l'avaient forcé à rétrograder de Grenoble sur Avignon.
Enfin un dernier élément du corps figura encore dans cette campagne de 1814 : deux compagnies du 5e bataillon, envoyées de Grenoble vers la fin de 1813 pour rejoindre à Mayence les 3e et 4e bataillons, furent arrêtées par l'invasion et utilisées au point où elles se trouvaient, c'est-à-dire à Belfort. Elles concoururent à la défense de cette place ; dans une des journées du siège (le 27 janvier 1814) le sous-lieutenant **BARTHELEMY**, qui faisait partie du cadre de ces compagnies fut blessé.
Ce dernier détail complète l'exposé, qui est la plupart du temps une énumération plutôt qu'un récit, de la part prise par ces éléments improvisés du 5e à la dernière des guerres du premier Empire. La confusion que nos recherches n'ont malheureusement pu tout à fait dissiper, n'est qu'un reflet du désordre qui régna dans ces formations hâtives ; et en parcourant ces pages, l'on doit moins s'étonner de ce que de pareilles troupes n'ont pas fait que de ce qu'elles sont parvenues à faire ; n'y pas trouver un sujet d'abattement, mais de courage, et ne perdre jamais le souvenir des efforts que la France, même affaiblie par vingt ans de guerre et la conquête du monde, a su réaliser encore pour la défense de son honneur et de son indépendance.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

CHAPITRE XV

LE 5e REGIMENT D'INFANTERIE (ANGOULEME) DE LA RESTAURATION

(1814-1815)

I. - Reconstitution du régiment (1814).
II. - Retour de l'île d'Elbe (1815).

I. - Reconstitution du régiment (1814).

La réorganisation de l'armée et de l'infanterie opérée en vertu de l'ordonnance du 12 mai 1814 ne fut qu'un travail de reconstitution et d'amalgame des éléments épars des troupes impériales.
Un certain nombre de régiments furent sacrifiés, d'autres perdirent leur numéro, en avançant de quelques rangs, par suite de l'occupation des numéros restés vacants pendant le premier Empire.
Mais le 5e, grâce à son faible numéro, ne fut ni sacrifié, ni modifié. On se contenta de donner en l'honneur du duc **D'ANGOULEME**, neveu du roi **Louis XVIII**, le nom de *régiment d'Angoulême* au 5e régiment de ligne formé avec les six bataillons de l'ancien 5e, dont nous avons écrit l'histoire, et donné les emplacements au commencement de juin 1814, et dans lequel on incorpora les éléments suivants :

1° Le 1er bataillon du 114e régiment de ligne. Ce régiment, créé le 10 mars 1808 sous le titre de 1er régiment provisoire et formé de détachements des 7e, 10e, 16e et 17e régiments d'infanterie légère, dénommé 114e de ligne vers septembre 1808, avait fait partie de l'armée d'Aragon et s'était acquis, sous les ordres du maréchal **SUCHET**, une bonne renommée militaire.
2° Le 1er bataillon du 1er régiment de flanqueurs grenadiers de l'ex-Garde impériale. Ce régiment, créé le 23 mars 1813, avait fait les campagnes de 1813 en Saxe et de 1814 en France.

Ainsi, de Narbonne, les 1er, 2e et 6e bataillons ; de Chartres, le 3e bataillon ; de Saint-Flour, le 4e bataillon ; d'Avignon, le 5e bataillon ou dépôt du 5e de ligne ; de Montpellier, le 1er bataillon du 114e ; de Gien, le 1er bataillon du 1er régiment de flanqueurs grenadiers, s'acheminèrent vers Grenoble où le régiment fut reconstitué sous les ordres du colonel **ROUSSILLE** et formé à trois bataillons, chacun de six compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs.
Il ne faudrait pas croire cependant que la réunion de ces huit bataillons constituât un effectif trop considérable. Les désertions, les réformes, le renvoi de la conscription de 1815 avaient fait dans les rangs des vides nombreux qui ne furent comblés qu'en partie par le retour des prisonniers de guerre rendus à leur patrie par la paix.

Cette paix devait se prolonger jusqu'au foudroyant retour de l'île d'Elbe, qui allait mettre le régiment dans la plus difficile situation où puissent se trouver des soldats, en le plaçant entre ses sentiments les plus chers et le devoir militaire.

II. - Le retour de l'île d'Elbe (1815).

L'Empereur, débarqué le 1er mars au golfe Jouan, avait couché le 6 au soir à Corps et avait dirigé sur la Mure sa petite armée formée en trois colonnes, dont une d'avant-garde aux ordres du général **CAMBRONNE**[1].

D'autre part le général **MARCHAND** qui commandait la 7e division militaire à Grenoble et qui ne voulait pas livrer sans combat à **NAPOLEON** une place de cette importance, avait résolu d'intercepter sa route en faisant sauter le pont de Ponthaut, établi sur une petite rivière, la Bonne, qui se jette dans le Drac, affluent de l'Isère, et barrer la route de Gap.

On envoya à ce pont de la Bonne (nous dit l'historien du Consulat et de l'Empire auquel nous allons emprunter presque textuellement le récit qu'il nous a donné de ces événements) : « une compagnie d'artillerie, une compagnie du génie et un bataillon du 5e de ligne, dont on augurait bien à cause de sa parfaite discipline[2]. Ce bataillon était commandé par un officier très distingué nommé **LESSARD**[3], ayant servi jadis dans la garde impériale, mais rigoureux observateur de ses devoirs, et résolu à tenir ses serments. » Le commandant **LESSARD** avait reçu les instructions suivantes :

« Il est ordonné à un chef de bataillon du 5e de ligne, de partir aujourd'hui, 6 mars, à deux heures après-midi de Grenoble pour se rendre à la Mure, pour protéger les ouvrages qu'une compagnie de sapeurs est chargée de faire afin de faire sauter le pont de Ponthaut au moment où les troupes de Bonaparte se montreraient.

« A partir de demain 7, ce bataillon ne laissera passer personne pour aller du côté de Gap et laissera passer ceux qui viendront. Il fera reconnaître le long de la rive en remontant la rivière, les gués et les passages qui pourraient s'y trouver, et tâchera de les faire rendre impraticables s'il y a le moyen.

« Dans le cas où les troupes se montreraient, M. le commandant de bataillon ferait sauter le pont et se retirerait sur Grenoble.

« On pourrait attendre quelque temps pour observer le mouvement de ces troupes, dans le cas où il pourrait le faire sans se compromettre.

« Il prendra du reste toutes les précautions qui lui seront suggérées par les circonstances pour avoir des renseignements positifs sur la marche de l'ennemi, ses projets, etc....., et profitera de toutes les circonstances pour me tenir informé de ce qui se passera[4]. »

Tels étaient les ordres donnés, mais en raison du trouble qui agitait tous les esprits, ils ne furent exécutés que tardivement ; le bataillon ne partit que dans la soirée et son avant-garde n'arriva que vers minuit à la Mure.

Il y avait déjà été devancé par soixante chasseurs et quelques lanciers polonais de l'avant-garde impériale, commandées par le capitaine **LABORDE**. Celui-ci avait commencé à faire le plus tranquillement du monde et de concert avec la municipalité le logement de la colonne, quand survint un adjudant-major du 5e qui, de son côté, venait aussi préparer le logement pour son bataillon et la compagnie du génie qui lui avait été adjointe. La cocarde blanche et la cocarde tricolore se trouvèrent donc en présence par ce singulier hasard.

« A la cocarde que vous portez, dit le capitaine **LABORDE** « à son collègue, je crois que vous êtes ici pour un autre but que le mien ; cependant, dites-le moi avec la franchise qui doit nous

1 Une autre de ces colonnes était commandée par le chef de bataillon Guasco, grand-père de M. le colonel actuel du régiment.

2 L'auteur cité nous parle, du reste, à la page précédente « du 5e d'infanterie bien commandé et bien discipliné ».

3 Lessard, né en 1778 à Rennes. Entré au service en 1793. Sous-lieutenant en 1802. Lieutenant en 1805. Capitaine en 1807. Chef de bataillon en 1813. Venu au 5e le 29 juillet 1814. Major le 31 mars 1815. Rentré au 5 le 24 août 1813. Licencié le 28 septembre 1815. Blessé deux fois à Eylau. Blessé le 24 mars 1814 près de Soissons. Chevalier de la Légion d'honneur le 29 décembre 1805. Officier le 13 juillet 1808.

4 De Mauduit. Les derniers jours de la Grande Armée.

caractériser, sommes-nous amis ou ennemis ? » Il lui fut répondu: « Deux vieux compagnons d'armes seront toujours d'accord. » — « Alors faisons le logement ensemble, lui répliqua le capitaine **LABORDE**. Mais saisissant le moment où celui-ci était occupé, l'adjudant-major du 5e de ligne s'esquiva, alla aussitôt rendre compte à son chef de bataillon et ne retourna pas à la Mure[1]. »
Cependant, comme les deux adjudants-majors, les troupes des deux partis se trouvaient en présence.
« Bientôt on se mêla, et les lanciers cherchant à fraterniser avec les soldats du 5e les trouvèrent bien disposés, mais gênés par la présence de leurs officiers. Néanmoins il s'établit entre eux de nombreux entretiens, et déjà les soldats du 5e inclinaient visiblement vers les lanciers, lorsque le chef de bataillon **LESSARD**, survenu presque aussitôt, et redoutant pour sa troupe le contact des soldats de l'île d'Elbe, résolut de la faire rétrograder et de rebrousser jusqu'au village de la Frey. De son côté **CAMBRONNE**, arrivé aussi à la Mure, craignant qu'au milieu de ces pourparlers, un homme pris de vin ne provoquât une collision, ce que **NAPOLEON** lui avait recommandé d'éviter, alla chercher ses gens pour ainsi dire un à un, afin de les ramener en deçà de Ponthaut. Ainsi de part et d'autre on abandonna la Mure. Toutefois le pont de Ponthaut resta au pouvoir de **CAMBRONNE**.
« La nuit se passa de la sorte, l'anxiété la plus vive régnant chez ceux qui étaient chargés d'arrêter **NAPOLEON**, comme chez ceux qui le suivaient. Pendant ce temps, le chef de bataillon du 5e avait fait une marche rétrograde de quelques heures pour empêcher toute communication entre ses soldats et ceux de **NAPOLEON**, et s'était arrêté dans une bonne position, ayant à droite des montagnes, à gauche des étangs. Il était en mesure de se défendre, et procurait à sa troupe un peu de repos. Il attendit jusque vers midi, ne voyant rien venir, et se flattant déjà que **NAPOLEON** aurait changé de route, ce qui l'eût déchargé d'une immense responsabilité.
« Vers une heure quelques lanciers se montrèrent, et plusieurs d'entre eux s'approchèrent assez près pour être entendus des soldats du 5e leur annonçant que l'Empereur allait paraître, les pressant de ne pas tirer et de se donner à lui. Le brave chef de bataillon, fidèle à son devoir, les somma de s'éloigner, menaçant de faire feu s'ils s'obstinaient à donner à sa troupe des conseils de défection.
« Ces cavaliers se replièrent sur une colonne plus considérable qui s'avançait et paraissait être de plusieurs centaines d'hommes. Cette colonne était celle de l'île d'Elbe, dirigée par **NAPOLEON** lui-même. Il avait couché à Corps, était venu à la Mure, où il avait laissé à sa troupe le temps de manger la soupe, et s'était ensuite dirigé sur la position où on lui disait que se trouvait un bataillon du 5e de ligne, avec quelques troupes d'artillerie et du génie, dans l'attitude de gens prêts à se défendre. Les lanciers qui s'étaient repliés lui avaient dit que les officiers semblaient disposés à résister, mais que probablement les soldats ne feraient pas feu. **NAPOLEON** regarda quelque temps avec sa lunette la troupe qui était devant lui, pour observer sa contenance et sa position. Dans ce moment survinrent des officiers à la demi-solde, déguisés en bourgeois, qui lui donnèrent des détails sur les sentiments de la troupe chargée de lui barrer le chemin. L'artillerie et le génie ne tireraient pas, assuraient-ils. Quant à l'infanterie, l'officier qui la commandait ordonnerait certainement le feu, mais on doutait qu'il fût obéi.
« **NAPOLEON**, après avoir entendu ce rapport, résolut de marcher en avant, et de décider par un acte d'audace une question qui ne pouvait plus être décidée autrement. Il rangea sur la gauche de la route l'avant-garde de **CAMBRONNE**, sur la droite le gros de sa colonne, et en avant la cinquantaine de cavaliers qu'il était parvenu à monter. Puis d'une voix distincte il commanda à ses soldats de mettre l'arme sous le bras gauche, la pointe en bas, et il prescrivit à l'un de ses aides de camp de se porter sur le front du 5e, de lui dire qu'il allait s'avancer, et que ceux qui tireraient répondraient à la France. et à la postérité des événements qu'ils auraient amenés. Il avait raison, hélas ! et ceux qu'il interpellait ainsi allaient décider si Waterloo serait inscrit ou non sur les sanglantes pages de notre histoire !

1 De Mauduit. Les derniers jours de la Grande Armée.

« Ses ordres donnés, il ébranla sa colonne et marcha en tête, suivi de **CAMBRONNE, DROUOT** et **BERTRAND**. L'aide de camp envoyé en avant aborda le bataillon, lui répéta les paroles de l'Empereur, et le lui montra de la main, qui s'approchait. A cet aspect les soldats du 5e furent saisis d'une anxiété extraordinaire, et regardant tantôt **NAPOLEON**, tantôt leur chef, semblaient implorer ce dernier pour qu'il ne leur imposât pas un devoir impossible à remplir. Le chef de bataillon, les voyant troublés, éperdus, devina bien qu'ils étaient incapables de tenir devant leur ancien maître, et, d'une voix ferme, ordonna de battre en retraite. *Que voulez-vous que je fasse ?* dit-il à un aide de camp du général **MARCHAND**, qui était en mission près de lui ; *ils sont pâles comme la mort, et tremblent à l'idée de faire feu sur cet homme*. - Tandis qu'il bat en retraite, les cinquante lanciers de **NAPOLEON** courent au galop sur le 5e, non pour le charger, mais pour le joindre et lui parler. Le brave **LESSARD** croyant qu'il va être attaqué ordonne sur le-champ à ses soldats de s'arrêter, et de présenter la baïonnette aux assaillants. Les lanciers arrivés sur les baïonnettes du 5e le sabre dans le fourreau crient : - *Amis, ne tirez pas ; voici l'Empereur qui s'avance.* - Et en effet **NAPOLEON**, arrivé aussitôt qu'eux, se trouve devant le bataillon et à portée de la voix. S'arrêtant alors : *Soldats du 5e*, s'écrie-t-il, *me reconnaissez vous ? Oui, oui ! répondent plusieurs centaines de voix*. Ouvrant alors sa redingote, et découvrant sa poitrine :
Quel est celui de vous, ajoute-t-il, *qui voudrait tirer sur son empereur* ? - Transportés à ces derniers mots, artilleurs et fantassins mettent leurs schakos au bout de leurs sabres et de leurs baïonnettes en criant *Vive l'Empereur !* puis rompent leurs rangs, entourent **NAPOLEON** et baisent ses mains en l'appelant leur empereur, leur père ! Le chef du bataillon du 5e abandonné de sa troupe ne sait que devenir, lorsque **NAPOLEON**, se débarrassant des mains des soldats, court à lui, lui demande son nom, son grade, ses services, puis ajoute : « *Mon ami, qui vous a fait chef de bataillon ? Vous, sire. Qui vous a fait capitaine* ? *Vous, sire - Et vous vouliez faire tirer sur moi ? — Oui,* répliqua ce brave homme, *pour remplir mon devoir.* Il remet ensuite son épée à **NAPOLEON**, qui la prend, lui serre la main et d'une voix où ne perce pas la moindre irritation, lui dit : « Venez me retrouver à Grenoble. » En ce moment le geste, l'accent de **NAPOLEON** indiquent qu'il ne prend l'épée de ce digne officier que pour la lui rendre. S'adressant alors à **DROUOT** et à **BERTRAND** : « Tout est fini, leur dit-il, dans dix jours nous serons aux Tuileries. En effet après ce grave événement la question paraissait résolue et il n'était plus douteux qu'il régnerait encore. Combien de temps, personne ne le savait ! [1]»

Le 5e suivit l'Empereur à Grenoble, à Lyon, à Mâcon, à Paris. Le 1er juin, à l'assemblée du Champ de Mai en recevant ses aigles, il jurait de périr, s'il le fallait, pour les défendre contre les ennemis de la patrie et du trône.
Moins de vingt jours après, le 5e allait tenir son serment... mais, hélas ! à Waterloo !

---

1 Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. Livre LVII.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

CHAPITRE XVI

_____

LE 5e REGIMENT D'INFANTERIE DES CENTS JOURS (1815)

_____

I. - Campagne de Belgique. (1815).

_____

I – CAMPAGNE DE BELGIQUE. - 1815

Les deux mois et demi qui séparèrent le retour de l'île d'Elbe du commencement de la campagne de Belgique furent employés avec une fiévreuse activité à la reconstitution de notre armée. Cependant le rappel des hommes de la conscription de 1815, et des hommes en congé, fut loin de donner les résultats que l'on pouvait en attendre. Pour le 5e de ligne en particulier, l'on ne put reconstituer que deux bataillons de guerre ; le 3e qui se forma plus tard arriva plus tard pour prendre part aux hostilités.

Les deux bataillons de guerre furent compris, dès la première organisation dans le VIe corps d'observation aux ordres du général comte **de LOBAU**, destiné à devenir plus tard le VIe corps de la Grande Armée et à former en raison de son excellente composition, une sorte de réserve que l'Empereur semble avoir ménagée presque avec autant de soin que sa garde. Malheureusement ce corps fut affaibli de 10.000 hommes qui allèrent combattre l'insurrection de Vendée et manquèrent singulièrement sur le champ de bataille de Waterloo.

Le 5e ne fut pas détourné de la frontière ; au début des hostilités, il formait avec le 11e de ligne la 1re brigade (général Estève) de la 19e division (général Simmer) du VIe corps (comte de Lobau) de la Grande Armée aux ordres de l'Empereur.

On sait que le VIe corps avait été acheminé de Paris sur Soissons, Laon et Maubeuge.

Au soir du 14 juin (anniversaire de la bataille de Marengo comme le rappela l'Empereur dans une proclamation célèbre), et veille du commencement des hostilités, le VIe corps se trouvait à Beaumont, derrière la forêt de ce nom, qui masquait à l'ennemi la présence de la Grande Armée.

Le 15, le corps d'armée devait se mettre en mouvement dans les traces du IIIe corps, dont le retard se répercuta dans sa marche.

Dans la journée du 16, qui devait être celle de la bataille de Ligny, le VIe corps passa la Sambre sur le pont de Charleroy, laissa un bataillon à la garde de cette ville, et des bagages, puis fut placé à l'embranchement des routes de Fleurus et des Quatre-Bras, prêt à se porter suivant les circonstances et la décision du comte **de LOBAU**, soit à Fleurus vers la droite, du côté de l'attaque principale de l'Empereur contre les Prussiens, soit, vers la gauche, aux Quatre-Bras du côté de l'attaque accessoire du maréchal **NEY** contre les Anglais.

Plus tard la violence de la canonnade ayant averti le comte **de LOBAU** que la plus importante bataille était à droite, il se dirigea vers Fleurus et vint, prenant la place de la garde impériale qui exécutait l'attaque décisive, former la réserve de l'armée.

C'est dire que le VIe corps et par conséquent le 5e de ligne ne prirent à la victoire d'autre part que leur présence. Les matricules du corps ne mentionnent donc naturellement aucune perte pour cette journée.

Il ne nous est pas moins permis de constater que, pour la troisième fois, ces champs de Fleurus voyaient notre vieux régiment assister à une victoire française. Navarre y avait suivi Luxembourg,

le 5e d'infanterie y avait combattu sous, Jourdan : le 5e de ligne n'avait attendu qu'un mot de l'Empereur pour rendre plus décisif son dernier triomphe.
Le lendemain 17, le VIe corps fut mis le premier en marche pour se porter par la grande chaussée de Namur à Bruxelles sur les Quatre-Bras où le maréchal **NEY** avait livré la veille aux Anglais une bataille indécise. La division **TESTE** avait été détachée du VIe corps et mise aux ordres du maréchal **GROUCHY** pour poursuivre les Prussiens. Mais le 5e, dans les rangs de la division **SIMMER**, restait toujours sous les ordres du comte **de LOBAU** et de l'Empereur.
Dans la poursuite des Anglais de Quatre-Bras à Mont-Saint-Jean, le corps d'armée marchait immédiatement après le 1er corps aux ordres du comte **d'ERLON**.
Le lendemain 18 juin, l'une des plus funestes dates de notre histoire, le VIe corps fut d'abord placé en réserve au centre de l'armée à droite et à gauche de la chaussée de Bruxelles.
Plus tard, lors de l'apparition des premières colonnes prussiennes, celles du IVe corps aux ordres du général **BULOW**, le VIe corps français formé en potence à la droite dut prendre sur le versant est des hauteurs qui regardaient la Dyle, une position de résistance contre ce nouvel et dangereux ennemi. Le corps du comte **de LOBAU** réduit à 7.500 baïonnettes, quittant le centre, traversa le champ de bataille avec une lenteur imposante. Il alla s'établir en potence à notre droite parallèlement à la chaussée de Charleroy et formant un angle droit avec notre ligne de bataille »[1].
La droite était à la ferme d'Hanotelet, la gauche au château de Frichermont se liant vers la ferme de Papelotte à la division **DURUTTE**, du Ier corps. Grâce à des dispositions habiles, la lutte de moins de 8.000 hommes contre 30.000 put se prolonger quelque temps, mais elle devint impossible lorsqu'aux forces ennemies vinrent s'ajouter les 30.000 nouveaux combattants de **PIRCH** Ier et de **ZIETHEN**.
Il était six heures du soir, le VIe corps avait déjà perdu le tiers de son effectif. On le fit appuyer à gauche par la division **DURUTTE** vers les fermes de la Haye et de Papelotte, à droite par la jeune garde, vers Planchenois.
La lutte continua encore, le VIe corps se comporta toujours vaillamment. Mais on sait quelle issue funeste et irréparable devait avoir cette journée héroïque. Le corps d'armée fut entraîné dans la déroute générale.
Il nous a été impossible, malgré toutes nos recherches, de déterminer le rôle particulier joué par la 19e division, et encore moins par le 5e de ligne dans cette lutte tragique. Le voile de l'oubli s'est étendu sur la plupart des nobles efforts dont le récit aurait pu nous adoucir l'amertume de la défaite.
Du moins, emprunterons-nous les lignes suivantes au récit du chef qui commandait le régiment dans la journée du 18 juin 1815:

« *Le colonel Roussille fut blessé pendant cette bataille désastreuse, ainsi que le commandant du 1er bataillon, l'adjudant et six officiers, quatre perdirent la vie. Dans le 2e bataillon, il y eut parmi les officiers trois morts et cinq blessés. Le 5e régiment perdit donc en tout, tués ou blessés, vingt et un officiers. Sur seize cents hommes présents au régiment avant la bataille, douze cents périrent glorieusement en défendant l'indépendance nationale ; quatre cents seulement survécurent au désastre de la patrie.* »

Les matricules du régiment ne nous donnent pas, à beaucoup près, des pertes aussi considérables ; pour les officiers en particulier, nous n'avons pu retrouver que les noms suivants. Tués : le capitaine

1 Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. Livre LX.

adjudant-major **BLUET**[2], les sous-lieutenants **ANDRE** et **GIRON** ; blessé mortellement : le lieutenant **MICHELIN**. Blessé : le capitaine **PHILIBEAUX**.

Il faut dire que ces matricules furent closes définitivement dans un moment où ce n'était ni un titre de gloire ni de faveur d'avoir versé son sang pour la patrie ; beaucoup parmi les blessés avaient d'ailleurs abandonné, le lendemain même de la bataille, une cause qu'ils savaient à jamais perdue.
Quoi qu'il en soit, le 22 juin 1815, le Vle corps tout entier, rallié par la division **TESTE**, qui n'avait même pas eu la consolation de combattre, ne comptait pas plus de 2.000 hommes. C'est avec ce faible effectif, diminué chaque jour par les désertions, que le corps d'armée prit part à la retraite sur Paris ; aux environs de la capitale eut lieu un combat, le dernier de nos longues guerres et qui coûta la vie à un vieux sous-officier du corps, le deuxième porte-aigle du régiment, chevalier de la Légion d'honneur. Il s'appelait **Jean-Joseph MICOUX.**
Nous citons à dessein ce nom, celui du dernier militaire du 5e régiment d'infanterie du Consulat et de l'Empire, atteint par le feu de l'ennemi.
Maintenant le régiment, l'armée même n'existent plus. Nous ne suivrons pas le 5e dans les douloureuses étapes qui l'amenèrent sur la Loire puis à Mareuil, petite ville de la Dordogne. C'est là qu'il termina, le 3 décembre 1815, les dix-neuf années d'une existence où le repos avait été la rare exception, les marches et les combats la règle constante et glorieuse.

Voudra-t-on nous laisser, avant de clore ces pages où nous avons exposé bien imparfaitement la part prise par le 5e d'autrefois à la grande épopée du commencement de ce siècle, jeter encore un regard sur ce passé qui doit nous être cher ?
Regard d'admiration et d'envie sur ces vaillants soldats toujours en guerre, toujours face à face avec l'ennemi auquel ils infligèrent de si cruelles défaites.
Sans doute, le régiment dont nous portons le numéro n'a pas eu la bonne fortune d'assister aux plus glorieuses d'entre les journées qui marquent le point culminant des grandeurs impériales : Austerlitz, Iéna, Friedland, manquent singulièrement à notre drapeau comme à notre histoire.
Mais du moins la 5e demi-brigade nouvelle a suivi à ses débuts le jeune vainqueur de Castiglione ; plus tard le 5e d'infanterie a fourni à l'Empereur de vieux cadres qui ont conduit d'héroïques enfants à la victoire dans les champs de Lutzen et de Bautzen. C'est lui encore qui a donné au proscrit de l'île d'Elbe le moyen de jouer une suprême partie désastreusement mais noblement perdue à Waterloo !
L'Italie comme la Saxe, la Catalogne comme la Bohême, la Dalmatie comme la Belgique, la moitié de l'Europe enfin, a vu flotter le glorieux emblème où le numéro du 5e régiment d'infanterie de ligne se détachait en lettres d'or sur les trois couleurs de la patrie.
Ainsi, en quelque lieu que l'honneur et le devoir nous appellent, nous sommes sûrs de rencontrer sur le chemin qui mène à la victoire l'empreinte des pas de nos aînés.

---

2 Bluet, né en 1786 à Thionville (Moselle). Entré au service en 1805. Capitaine le 22 janvier 1814. Blessé à Caldiero (Italie) en 1805; à Raguse (Albanie) en 1806 ; à Meeran (Tyrol) en 1809 ; à Lasmedas (Catalogne) en 1810. Trois blessures à Olot (Catalogne) en 1812, à Arenys-del-Mar (Catalogne) en 1812.

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

APPENDICE I

Etats de services des Colonel du régiment

VII. REGIMENT DE LIGNE DU PREMIER EMPIRE ET DES CENTS-JOURS

5e REGIMENT D'INFANTERIE D'ANGOULEME

TESTE Francois, Baron.

Né à Bagnols (Gard) 19 septembre 1775, grenadier et sergent de grenadiers dans la garde nationale soldée en activité 1er avril 1793, lieutenant-colonel commandant le 1er bataillon du district de Saint-Esprit, 4e de la Montagne 4 septembre 1793, suspendu en exécution de l'arrêté du représentant du peuple Datigoète 11 prairial an II, sa suspension levée, mais sans être employé, par arrêté du Directoire exécutif 27 ventôse an IV, chef de bataillon à la suite de la 49e 1er frimaire an VI, titulaire dans la 87e 3 frimaire an VII, aide-de-camp du général Chabran auprès duquel il a rempli les fonctions de chef d'état-major de la 1re division de la 1re armée de réserve 1er frimaire an VIII, chef de brigade de la 5e 21 thermidor an VIII, nommé général de brigade sur le champ de bataille par le maréchal Masséna, général en chef 30 octobre 1805, confirmé par l'empereur 28 juillet 1806, général de division 14 février 1813.
Campagnes du 4 septembre 1793 au 2 prairial an II à l'armée des Pyrénées-Orientales. Celles des ans VII et VIII à l'armée d'Italie et à l'armée d'observation du Midi. Celles des ans IX et X jusqu'au 1er prairial, époque à laquelle l'armée a été mise sur le pied de paix.

PLAUZONNE[1] Louis-Auguste-Marchand, baron

Né à Fontainebleau (Seine-et-Marne) 7 juillet 1774, sous-lieutenant 1erjanvier 1790, sous-lieutenant au 2e bataillon de chasseurs 1er avril 1791, lieutenant 4 mai 1792, capitaine 10 juin 1792, chef de bataillon 29 floréal an V, aide-de-camp du général Férino 20 fructidor an VI, chef d'escadron au 1er régiment de chasseurs à cheval 22 prairial an VII, nommé adjudant-commandant par le général en chef Moreau 20 floréal an VIII, confirmé dans ce grade par arrêté relatif à l'organisation des adjudants-commandants 15 thermidor an IX, employé dans la 10e division 29 fructidor an X, attaché au camp de Bayonne devenu camp de Brest 12 fructidor an XI, employé au VIII corps de la Grande Armée 25 fructidor an XIII, colonel du 5e régiment de ligne 5 août 1806, général de brigade 5 juin 1809.
A fait les campagnes de 1792, 1793, ans II à IX, XII, XIII et XIV aux armées du Rhin, au camp de Brest et à la Grande Armée.

ROUSSILLE Jean-Isaac, baron

Né à Pau 1 juin 1767, lieutenant au 3e bataillon des Basses-Pyrénées 17 octobre 1791, capitaine 6 mars 1792 réformé pour infirmités provenant des fatigues de la guerre 22 ventôse an IV, capitaine commandant le dépôt des réquisitionnaires à Pau 15 ventôse an VI, capitaine au dépôt des conscrits et réquisitionnaires 1er nivôse an VII, au 1er bataillon auxiliaire des Basses-Pyrénées 5 fructidor an VII, incorporé dans la 26e légère 19 germinal an VIII, conservé en activité ayant fait partie du

1 MARCHAND DE PLAUZONNE Louis Auguste

bataillon d'élite, arrêté des consuls du 4 frimaire an IX, chef de bataillon à la suite du 26e léger 12 juillet 1807, passé en cette qualité au 8e léger 29 février 1808, colonel du 5e de ligne 20 juin 1809, licencié 10 septembre 1815, resté pour la reddition des comptes du corps jusqu'au 20 février 1816.
Campagnes : 1792, 1793, ans II et III Pyrénées-Occidentales, an IV côtes de l'Océan, ans VIII et IX côtes, 15e division militaire, ans XI et XIII côtes de Boulogne, an XIV Grande Armée, 1806 et 1807 Prusse et Pologne, 1808 Dalmatie, 1809 XIe corps de la Grande Armée, 1811 à 1814 Catalogne, 1815 armée du Nord.
Blessé d'un coup de feu à la main droite 16 thermidor an II à la prise de la vallée de Bastan (Pyrénées-Occidentales), blessé de deux coups de feu à la main et à la hanche droite au combat de Hoff près d'Eylau 6 février 1807, avec plusieurs contusions à la tête et sur le corps. Laissé pour mort sur le champ de bataille, fait prisonnier par les Cosaques et échangé le 9 mai 1807. Une contusion à la cuisse et un cheval blessé sous lui à l'affaire de Gradchatz en Croatie 22 mai 1809. Une forte contusion au bras droit à Mataro (Catalogne).
Membre de la Légion d'honneur 26 prairial an XII, officier le 10 avril 1815.

LEGION D'HONNEUR

PROMOTIONS DE 1804 à 1814

1° *Officiers.*

22 août 1812 :
COSTE, capitaine

21 juillet 1813 :
MAROT, chef de Bataillon

2° *Chevaliers*

25 mars 1804 :
BASSUT, caporal

LEVESQUE, major

14 juin 1804 :

HARVILLE, capitaine
ROBIN, capitaine
PEUTHAT, capitaine
LEVASSOR, capitaine
POUPIER, capitaine
MIACHON, capitaine
BATAULT, capitaine
ECKENDORF, capitaine
ROGNON, capitaine

CHABERT, lieutenant
PHILIBEAUX, sous-lieutenant
BERTHET, caporal
BIZIEN, depuis chef de bataillon
CORNET, sous-lieutenant
DIACRE, chef de bataillon
GAILLARD, chef de bataillon
DECRION, chef de bataillon
RICHARD, chef de bataillon

Ancestramil

5 novembre 1804 :

HURET, chef de bataillon

1er mars 1806 :

SUSBIELLE, depuis major

21 juin 1806 :

SERRANT, capitaine

9 novembre 1806 :

GENTIL, capitaine
TISNES, capitaine adjudant-major
ISNARD, capitaine
MIGNOTTE, lieutenant
CAILLET, adjudant
GALIMARDET, sergent
CLERMONT, capitaine
DAVID, lieutenant

11 septembre 1809 :

JACQUEMIN, capitaine
DUGUE, capitaine
SEGUIN, capitaine
TARDIVEAU, adjudant-major
CARRE, adjudant-major
TISSOT, lieutenant
RIBROUT, lieutenant
PERRIN, sous-lieutenant
DESELVE, adjudant
BIZOUARD, sergent-major
VULLET, sergent-major
JAVAULT, sergent
ROYER, sergent
PELLET, sergent
VALLAT, sergent
FRANCOIS, sergent
de CLERCQ, grenadier
GROLLET, voltigeur

21 juillet 1813 :

LEGRAND, adjudant-major
RIMBAULT, capitaine
DUSSERRE, capitaine
GARDEY, capitaine
OIZEL, lieutenant
JAVEAUX, sergent
CHAUMAS, sergent
SAYEM, grenadier
GERONIMI, capitaine
HELIE DE TREPREL, lieutenant

II. - LE 5e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE AU 1er JANVIER 1812

Colonel :	ROUSSILLE	Premier porte-aigle, sous lieutenant	PERRIN
Major :	SUSBIELLE	Adjudant-major	TARDIVEAU
Chef de bataillon :	BERTRAND	«	CARRE
«	HURET	«	LEFEVRE
«	FOLARD	«	PAGEOT
Lieutenant officier payeur	PLUMANCY	Chargé de l'habillement :	BROULARD

Extrait du 5e régiment d'infanterie de ligne (1569-1890) 1803-1815 – pages 149 à 230 ; appendice I pages 346 et 347 ; appendice V page 342 – Rédigé par le lieutenant Demiau – Editeur : Brulfert Caen 1890 – Sources : SHD 4M5 (2016)

Quartier-maître capitaine : GUENEAU

Capitaines :	**Lieutenants**	**Sous-lieutenants**
PERROT	DUSSERRE	BOILLET
PEUTHAT	GENIBEAUX	TOURNADOUR
MESSAGEOT	GIRAUD	GALLIMARDET
PIOCT	LEGRAND	LELIEVRE
SANTOLINI	CAILLET	HALLET
BOUCHARD	DEVITTE	DESCLEVE
BOIVIN	PONET	BOUZEREAU
ECKENDORF	DELECHAUD	FUMEL
PAISSE	MONDELET	OISSEL
JACQUEMIN	DAVID	BASSUT
MELIGNON	GRINEWALD	LEMAIRE
GALLET	DELAGUETTE	BIZOUARD
COPIN	TOUCHARD	DE CASSIUS
GOFFARD	MOUILLON	FOLLET
GALLIEN	TORTOCHAUD	DELAFOSSE
TISSOT	LAHAYE-DIMOREL	NICOLAS
GERONIMI	GARDEY	BROULARD
CHOSSON	HELIE DE TREPEL	FRANCOT
LEMAIRE	DELEAU	MUGNIER
FRANCIOSY	THIL	BLUET
PHILIBEAUX	RAGON	GEORGES
MENIL	RABOET	FAVETOER
PERROTIN	MOMMEJA	BLONDEAU
RIBROUT	GROLET	CHAMBOUE
LAFAYE	CARRE	JOB
	LAFAGE	
	ADVISSE	

Ancestramil